

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

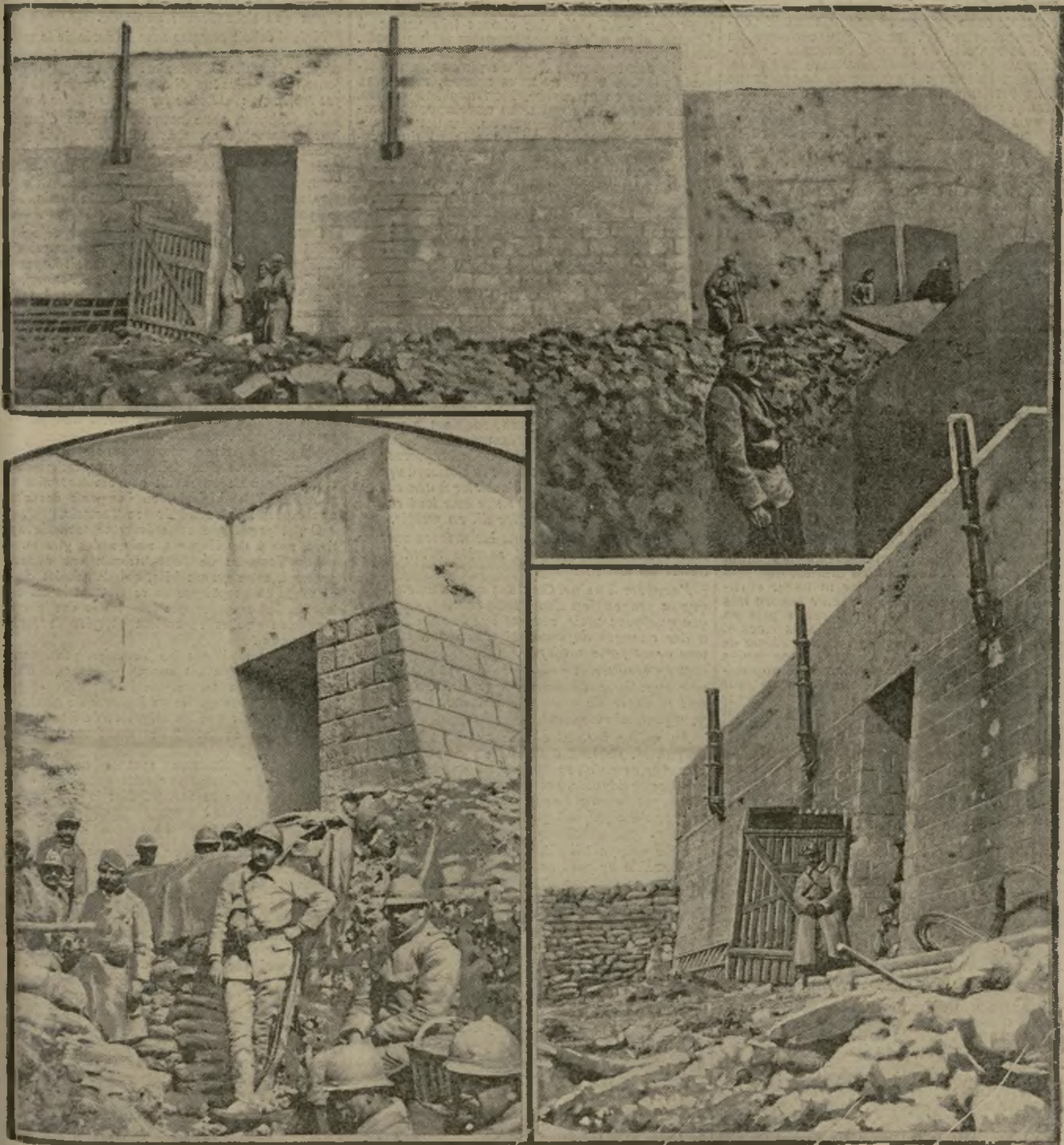
Abonnements (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France: 1^{er} Ann. 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 1^{er} Ann. 10 fr.
Étranger: 1^{er} Ann. 50 fr. 6 Mois: 26 fr. 1^{er} Ann. 12 fr.
de l'étranger sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non rendus ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
58, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresser télégraphique: EXCEL PARIS

TROIS ASPECTS DU FORT DE DOUAUMONT



La lutte se poursuit formidable, aux abords de Verdun et le point sur lequel, peut-être, elle a atteint son maximum d'intensité depuis trois mois est ce fort de Douaumont dont il vient d'être glorieusement parlé dans le communiqué français. Le corps à corps, autour de cette forteresse, se fait plus étroit, plus âpre que jamais. Le monde entier a les regards tournés vers ce sommet qui, si peu élevé pourtant, domine en ce moment tout le théâtre de la guerre.

LES BANQUETS DE TEMPÉRANCE

PLATON, Athénien
CLINIAS, Crétois

PLATON. — Le séjour des ames, ô Clinias, n'a point le charme des campagnes qui entourent la ville de Grosse, ta patrie. Nous n'y trouverons pas, ainsi que dans les bois consacrés à Jupiter, de beaux cyprès et des prairies où nous reposer, comme le jour que nous dissertâmes des meilleures lois en compagnie de Mégille le Lacédémonien. Je suis cependant bien aise de te rencontrer ici et de pouvoir causer avec toi quelques instants. Ce sera encore, si tu le veux bien, au sujet de ces repas en commun, dont je voulais, l'en souvenir-il ? imposer la coutume au peuple de ma cité. Je regrette l'absence de Mégille, mais je regretterais davantage la tienne, pour deux raisons : l'homme de Lacédémone était naturellement sur ce point du même avis que moi, au lieu que tu semblais être, ô Clinias, d'un avis différent, et j'ai souvent observé que les discussions entre gens qui s'accordent trop sont dépourvues de tout intérêt. De plus, tu es Crétois, et tu dois être bien fier de l'être. Ta patrie n'a pas démerité de sa gloire ancienne. Le seul Grec dont les étrangers prononcent aujourd'hui le nom comme ils prononçaient jadis ceux de Périclès ou d'Aristide, est un Crétois. Je saisis avec joie, ô Clinias, l'occasion de te faire mes compliments.

CLINIAS. — Je te remercie, ô bienheureux.

PLATON. — Tu vois, mon ami, que je suis de près les événements contemporains. J'éprouve à l'égard des Alliés une sympathie que je ne cherche pas à dissimuler. Je pense que tu es du même sentiment, et je m'en réjouis. Car, si la diversité des opinions peut seule rendre une conversation intéressante, l'unanimité des sentiments la peut rendre seule agréable. Je crains que Mégille, en sa qualité de Spartiate, n'ait un faible pour les empires du centre.

CLINIAS. — Je le crains également, ô Platon.

PLATON. — Comme je n'ai point ce faible, je ne puis me défendre de m'inquiéter chaque fois que les maîtres du peuple allemand édictent une loi prudente, et capable, selon moi, de retarder, peut-être de conjurer leur défaite. Or, j'ai appris que, pour remédier à la pénurie et au gaspillage des vivres, les Allemands viennent d'instituer un magistrat qui en fera un partage équitable entre tous les citoyens, et de décider que, du moins dans certaines villes, les repas seront pris en commun. Je redoute, ô Clinias, non seulement qu'ils n'arrivent ainsi à ménager suffisamment leur nourriture pour tenir encore très longtemps, mais aussi que ces repas pris en commun ne les corrigent de tous leurs vices et ne les forment insensiblement à la pratique de toutes les vertus. Que deviendront nos belles espérances, ô Clinias, si les Allemands apprennent la civilité, s'avisent eux-mêmes de leur grossièreté dégoûtante, s'ils modèrent leur egoïsme et s'ils ne disent plus : « Quand il s'agit de l'alimentation, chacun pour soi et Dieu pour tous », si enfin ils triomphent de leurs instincts les plus invétérés et réduisent à une juste mesure leur appétit ordinairement monstrueux ? Un peuple qui accomplirait de telles réformes ne deviendrait-il pas le maître du monde, je dirai plus, ô Clinias : ne mériterait-il point de le devenir ?

CLINIAS. — Rassure-toi, ô admirable, je ne prévois pas que les Allemands accomplissent les réformes presque fabuleuses que tu viens d'énumérer, et qui les rendraient dignes en effet d'une victoire véritablement olympique. Mais c'est peut-être parce que j'ai moins de confiance que toi en l'efficacité de ces repas communs. Je ne puis me persuader, malgré les discours, qu'ils exercent une influence à ce point considérable sur l'éducation des peuples et des hommes privés. Je ne conçois pas que la cérémonie de manger autour d'une même table suffise à déterminer chez tous les citoyens d'une même république en quelque sorte une recrudescence de la vertu sociale. Je ne crois même pas qu'il se forme dans ces banquets de nouveaux liens d'amitié entre les citoyens. Ce serait plutôt le contraire ; car le convive prend facilement en aversion le convive qu'il n'a pas souhaité. Ce que je puis du moins l'assurer, ô Platon, c'est que les Allemands n'apprendront pas en ces banquets celle des vertus qui pour l'instant leur serait plus nécessaire : je veux dire la tempérance. Et le motif pourquoi ils ne l'apprendront pas est justement qu'ils s'assoieront à table côte à côte, mais que, si j'en crois les lamentations et les thèses de leurs journalistes, ils n'auront pas grand-chose dans leur assiette. Or, bienheureux, rappelle-toi le sage principe d'éducation

que tu nous as toi-même révélé : ce n'est pas en faisant de la morale aux jeunes gens, ni en leur interdisant l'usage des plaisirs et notamment de la bonne chère, qu'on prévient chez eux les excès, mais bien en les autorisant à un usage discret de ces plaisirs, parfois à une ivresse légère, à un abus, mais encore discret, des viandes et des raffinements de la cuisine. On ne saurait apprendre, disais-tu, à vaincre ses mauvais instincts, qu'après avoir appris à les connaître, et même y avoir goûté quelque peu. Tu comptais beaucoup, pour cette expérience, d'ailleurs dangereuse, sur ces banquets en commun et sur les désordres qui ne peuvent manquer de s'y produire de temps en temps. Il n'est pas probable, ô Platon, qu'il s'en produise dans les banquets allemands, sauf toutefois si les convives sont amenés à jouer du couteau en se disputant les uns aux autres leur maigre pitance. Comment veux-tu, ô bienheureux, que les Allemands, selon ton système, deviennent tempérants, quand ils n'ont plus de quoi se soûler ?

PLATON. — Tu dis des choses très vraies, ô Clinias, et en effet, tu me rassures pleinement. Mais j'avais calomnié le séjour des morts. Ne vois-tu pas tout près d'ici un platane, un véritable platane ? Allons nous asseoir, mon ami, au pied de ce bel arbre, bien que son ombre, parmi les ténèbres qui nous enveloppent, semble au premier abord superflue. Au lieu de suivre le sentier, marchons dans le lit du ruisseau. Peut-être, ô Clinias, que la fraîcheur d'une eau limpide est encore plus saine, même parmi le froid éternel de la mort.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

Dans le marasme où se trouve la littérature du feuilleton populaire, en butte aux critiques des moralistes qui ne veulent voir imprimer rien de ce qui ressemble à un cambriolage ou un assassinat, serait-il permis d'écrire les Mystères du Palais-Bourbon ? Cela pourrait paraître passionnant ! On y verrait, sous un ciel sans lune, à minuit, nos parlementaires vêtus de manteaux couleur de muraille traverser la Seine en barque — le pont de la Concorde pourrait être surveillé — afin d'assister à une séance secrète, où ils se diraient entre eux tout ce qui, trait-il, n'a jamais pu être dit en public.

A la même heure, et dans les mêmes ombres, une séance pareillement secrète réunirait le Sénat au Luxembourg.

L'exagère à peine. On nous annonce, en effet, que la proposition d'une telle séance, écartée il y a quelques mois, revient sur l'eau, et qu'elle a des chances aujourd'hui d'être acceptée par une assez forte majorité.

Il en résulterait peut-être — c'est en tout cas une hypothèse légitime — que la France pourrait changer de gouvernement sans savoir ni pourquoi, ni comment.

Au même instant où ces rumeurs se répandaient, M. Briand, à l'issue du déjeuner offert aux parlementaires russes et en présence de nombreux députés, prononçait un discours énergique, proclamant que le mot de paix serait « sacrilège s'il signifiait que l'agresseur ne sera pas puni ».

« La paix, a-t-il dit, sortira de la victoire des Alliés. Elle ne peut sortir que de notre victoire. La paix ne doit pas être une vaine formule. Elle doit être basée sur un droit international garanti par des sanctions contre lesquelles aucun pays ne pourra se dresser. Cette paix-là rayonnera sur l'humanité, elle donnera la sécurité aux peuples qui pourront travailler et évoluer suivant leur génie : le sang ne sera plus sur eux. »

Il me semble que tout le monde est d'accord là-dessus, en France, en Angleterre, en Russie, en Italie. Alors ?...

Pierre Mille.

Voici un impôt qui s'annonce assez impopulaire : c'est la taxe élevée dont on parle de frapper les chiens ! Elle aura pour résultat une hécatombe de malheureux cabots — à une heure où ils n'ont jamais été si utiles.

Nombreux sont, actuellement, les foyers privés d'hommes : c'est le chien qui garde et qui veille.

Nombreux aussi, hélas ! les aveugles de guerre, les sourds, les mutilés, heureux d'avoir dans leur chien un guide patient et sûr.

Quant aux pauvres — que la guerre a multipliés — on sait qu'ils n'ont jamais tous les amis qu'ils méritent. Est-il opportun de les priver de l'ami à quatre pattes dont l'humble fidélité ne se lasse pas ?

M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique, déclarait récemment qu'il voyait volontiers les indigents avoir un chien : la brave bête les retient au logis et le leur rend plus agréable.

Enfin... enfin... les Turcs ont chassé les chiens de Constantinople... Et ce serait peut-être une raison pour que nous laissions les chiens à Paris !

Jusqu'à ce jour, quand nos poilus, à la fin de leur permission, quittaient, sur le quai de la gare, leur petite famille, leur dernier mot à leur femme ou à leur mère était : « Et surtout, l'en fais pas ! »

Philosophie profonde, par laquelle nos poilus voulaient dire que, lorsqu'on fait son devoir, il n'y a plus qu'à s'abandonner au destin.

Mais il fallait compter avec la durée de la guerre, qui veut que tout s'use, même les mots que l'on croyait définitifs. C'est ainsi que, depuis quelques jours, nos poilus ne disent plus : « Ne t'en fais pas ! », mais : « Laisse les rubans flotter ! »

Et vraiment, cette nouvelle manière d'exprimer leur philosophie est charmante. T'en fais pas !... c'était l'âme populaire et bonne enfant qui exprimait sa résignation. Laisse les rubans flotter !... c'est, à la fois, poétique et scientifique. Cela veut dire, n'est-ce pas : ne contrarie pas le destin, laisse-toi porter par les événements, suis le vent.

Cette expression eût singulièrement réjoui Edmond de Goncourt, qui n'eût point manqué de la consigner dans son Journal. Ne l'avait-il pas prévue lorsqu'il écrivait, dans ce même Journal, qu'il y a certaines heures, dans la vie, quand tout se tourne contre vous, où la véritable sagesse pour l'homme est de se laisser flotter « comme un bouchon ballotté par les vagues » ?

Hier, dans les cafés du Boulevard, de nombreux Tommies attiraient l'attention générale ; ils sortaient de leurs poches toutes sortes d'objets — ce peu de léopard, semblait-il.

Blagues à tabac, porte-monnaie, portefeuilles étaient couverts d'un poil ras, aux taches mordorées. Et comme on savait que ces Tommies revenaient de l'Est-Africain, on imaginait des chasses aux fauves à faire frémir feu Tartarin.

Or, il paraît que cette fourrure tachetée appartient, non à des léopards, mais à des girafes.

Les Tommies de l'Est-Africain ont déclaré la guerre à cette grande bête, qui détruit les communications télégraphiques en se frottant le cou contre les fils. Est-ce parce que les girafes ont le cou du krouprinz qu'elles se croient obligées de se pendre les Boches ?

Toujours est-il que les Tommies, pratiques, utilisent la peau de cet ennemi — et cela de bien des façons. On assure que lord Kitchener a une robe de chambre garnie de fourrure de girafe — et il est à prévoir que les élégantes de Londres — et de Paris — en feront des manchons l'hiver prochain.

Cependant, plusieurs savants naturalistes du monde allié pâlisent sur cette question : « Pourquoi les girafes se frottent-elles le cou contre les fils télégraphiques ? »

Le nouveau Messager d'Alsace reparait pour la première fois depuis la guerre. Les vieux Alsaciens exilés de la terre d'Empire le connaissent bien. Dans ce temps-là, il avait nom Messager baïeux de Strasbourg, et contenait déjà d'inénarrables histoires.

Maintenant, après deux ans de silence, il apparaît de nouveau. Il s'appelle le Messager d'Alsace — composé sur le front, à Dannemarie — et le pacifique Messager baïeux, qui semblait un peu un personnage de Jacques Callot, est remplacé par un poilu, bourguignotte en tête, qui apporte la gloire de la Patrie et promet la victoire. Les temps sont changés !

Presque tout entier rédigé en alsacien, il nous offre le délicieux portrait d'une fine « Elsescher », quelques pages de Hansi d'Helmer, de Wetterlé de Blumenthal, des caricatures gouailleuses de Zella, des vues d'Alsace et des photos de la grande guerre. Et d'être venu du front d'Alsace même, composé dans la tranchée, en pleine action, lui ajoute une beauté de plus à nos yeux : c'est un défi lancé par la malice alsacienne à l'immigré allemand qui va lâcher sa proie. Mais à ce défi-là le statuaire ne pourrait plus répondre par des arrestations.

Le Veilleur

LE FRONT DE PARIS

Pour l'union sacrée

Nous devions dîner ensemble, ma cousine Charlotte et moi. Je lui ai téléphoné : « Voulez-vous que nous allions au Bois, ou près de Paris, n'importe où? »

— N'importe où?... Pourquoi n'importe où? — Mais, en temps de guerre, on dîne pour dîner, pour avoir un peu plus de temps à passer les uns avec les autres, pour causer. On ne dîne plus, comme en temps de paix, pour voir autrui et se faire voir par lui. Alors, on va n'importe où.

— Evidemment, mais autrui a si peu d'importance, en effet, dans des jours comme ceux que nous vivons depuis deux ans, que je pourrais, quant à moi, passer au milieu d'une foule, et surtout d'une foule mondaine et inutile, sans seulement m'en apercevoir. On est tellement préoccupé, perdu dans ses pensées, et dans les communi- qués, les espoirs grisants, les Balkans, Bagdad, etc., que personne ne compte plus... Dans ces con- ditions, ce n'est pas la peine d'aller n'importe où. Autant dîner dans un bon endroit, comme tout le monde. On se singularise quand on va n'importe où, et en temps de guerre, le premier devoir pour un civil n'est-il point de ne pas se faire remar- quer?

Il m'a semblé que ma cousine avait assez raison. D'ailleurs, elle est toujours parfaite quant aux questions de tact et de goût; elle sait son monde comme nulle autre, et il n'y a qu'à s'en remettre à elle les yeux fermés, pour tous ces délicats pro- blèmes de tenue, de convenance. Nous convînmes donc de dîner aux Champs-Élysées, sans plus d'embarras.

Pourtant, quand je la vis paraître dans une robe claire, ouverte, d'une élégance inouïe, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Mon Dieu, ma chère Charlotte, est-ce là une tenue de guerre?

Elle me répliqua en haussant positivement les épaules :

— Mon pauvre ami, que vous êtes jeune, mal- gré vos cheveux gris!... Il faut tout vous expli- quer. Eh bien donc, ma robe vous étonne?

— Elle est si claire!

— Mais c'est l'été déjà, ou presque. Et si vous la voyez ouverte, c'est aussi pour avoir moins chaud. Voudriez-vous que je fasse scandale en por- tant une gaine de bure et un passe-montagne? Aussi bien, il n'y aurait pas de pose comparable à celle qui consisterait à s'habiller comme une rien- du-tout pour aller dîner en ce moment au restau- rant. Nous craignons désormais si peu les Boches, mon cher, que dans les cabarets du Bois et des Champs-Élysées, les assemblées n'ont jamais été si nombreuses ni les dames mises avec plus de raffinement... A notre entrée, si j'étais vêtue d'une façon sordide, tout le monde se figurerait que je proteste contre le luxe et que j'ai ainsi l'intention de donner une leçon à l'univers : ce serait té- moigner d'un esprit de satire détestable, ce serait rompre l'union sacrée. Au lieu qu'en m'apercevant ainsi parée personne ne va même tourner la tête, personne ne sera choqué, puisque je ne me distin- guerai en rien des autres femmes. C'est par vertu civique, tenez, que je me suis un peu habillée, ce soir.

Je serrai avec émotion les mains de ma cousine Charlotte, et j'emmenai cette bonne citoyenne et sa robe, qui, en effet, ne furent point fort remar- quées, vu qu'il y en avait bien d'autres!... Et nous dînâmes en parlant de kazatchok et de trepak, deux belles danses populaires russes qu'exécutent à merveille les braves du camp de Mailly, et que ma cousine veut apprendre par sympathie.

O union sacrée, ô union franco-russe, que ne ferais-elle point pour vous!

Marcel Boulenger.

Le roi de Monténégro blâme officiellement le prince Mirko

BORDEAUX, 24 mai. — Le roi Nicolas de Monté- négro vient d'adresser à M. Radovitch, président du conseil monténégrin, ministre des Affaires étrangères, la lettre suivante :

« Monsieur le président, — En vue d'éviter toutes mauvaises interpréta- tions au sujet du séjour à Vienne de mon fils, le prince Mirko, qui, selon les journaux, étant ma- lade, s'y trouve pour se soigner, je juge néces- saire de porter à la connaissance des gouverne- ments de nos puissants alliés, par l'intermédiaire de leurs honorables représentants accrédités auprès de moi, que je désapprouve et condamne énergiquement toute action éventuelle quelconque qui tendrait à engager le Monténégro vis-à-vis de nos ennemis. »

« Veuillez, de plus, déclarer qu'en vertu de nos lois constitutionnelles et notamment de l'article 16 de notre constitution, le prince Mirko n'a aucun caractère officiel et ne peut exercer aucune auto- rité quelconque dans le Monténégro. »

LA BATAILLE DE VERDUN

Les fluctuations du combat à Cumières et au fort de Douaumont.

La bataille se poursuit sur les deux rives de la Meuse avec la même violence, chacun des deux partis luttant selon sa méthode. Celle des Allemands ne cherche que les effets de masse. Ils ont engagé au moins trois divisions dans la seule région du Mort-Homme et les ont jetées en vagues rapprochées, suivies de colonnes d'assaut, contre nos positions.

Les vagues ont été presque toujours brisées avant d'atteindre nos tranchées ou n'ont pu s'y maintenir, les colonnes n'ont eu d'autre rôle que d'offrir une cible à notre artillerie.

Toutes ces attaques, qui se sont échelonnées sur une étendue de huit kilomètres, entre le bois d'Avocourt et Cumières, n'ont réussi qu'à nous enlever ce village et ses abords, jusqu'au petit coteau des Caurelles. Dominée par ce co- teau, et d'un peu plus loin par les collines qui vont du Mort-Homme à Chailancourt, la posi- tion de Cumières ne peut servir de point d'ap- pui à l'ennemi pour un progrès ultérieur.

Sur la rive droite, où c'est nous qui avons pris l'initiative de l'attaque, nous procédons avec une précision et une mesure qui nous permettent d'obtenir les meilleurs résultats au moindre prix. Aucun assaut n'est lancé avant que la préparation d'artillerie n'ait été jugée suffisante; à aucun il n'est permis de dépasser une limite d'avance fixée. L'ardeur française est devenue patiente et sait se contenir.

C'est ainsi que, fermement établis sur la ligne que nous avions décidé d'occuper et qui va du nord de la ferme de Thiaumont aux abords du fort de Douaumont, nous laissons l'ennemi s'épuiser en contre-attaques qui lui coûtent fort cher et sans parvenir à nous ébranler.

Telle est, après cinq jours d'une bataille gi-



gantique, la situation. Non seulement elle ajoute une gloire nouvelle à toutes celles dont s'honore déjà notre armée héroïque, mais elle nous permet d'attendre avec confiance le dé- nouement et d'estimer à leur valeur des fluc- tuations inévitables qui n'empêcheront pas notre succès final.

Jean Villars.

DANS LE TRENTIN

Les Autrichiens disposent d'une formidable artillerie

2.000 canons sur un front de 40 kilomètres

MILAN. (De notre correspondant particulier). — Il serait puéril de nier ou même de discuter les avantages remportés par l'ennemi aux premiers jours de sa puissante offensive dans le Bas- Trentin.

Mais, au fur et à mesure que l'armée italienne se replie sur les positions principales, préalable- ment choisies, cette offensive s'arrête, comme bri- sée, et est obligée de se déplacer.

Pour comprendre cette phrase, il est indispen- sable de se reporter à la situation des soldats de

surtout dans la zone des forts, étaient très lents et incertains.

Ce sont justement ces avant-gardes, lancées parfois à plusieurs kilomètres en avant, qui se replient graduellement devant l'ouragan de l'ar- tillerie autrichienne.

Celle-ci, comme dans toutes les offensives dé- clanchées par les empires du centre, est formida- ble. D'après les dires des prisonniers, plus de deux mille pièces sont concentrées sur un espace d'à peine 40 kilomètres, et vomissent du feu sans relâche. Les Autrichiens font un tel gaspillage de projectiles qu'on se demande vraiment comment ils peuvent se ravitailler.

Et il y en a de tous les calibres. En plus de 30 pièces de 305 placées sur le plateau du Lava- rone, il y a des pièces de 380 et de 420 qu'on au- rait pu croire bien superflues dans ce secteur.

Toujours d'après les prisonniers, les effectifs employés sont plus nombreux qu'on ne l'avait supposé au premier jour. Un officier hongrois aurait dit : « Si vous estimez à plus de 300.000 hommes les effectifs austro-hongrois qui sont de- vant vous, vous ne serez pas loin du vrai. »

Ces troupes sont placées sous le haut comman- dement de l'archiduc-héritier et des généraux Dankl, le vaincu de la première campagne de Ga- licie; Kœvess, qui a pris part à la deuxième in- vasion des Balkans; et Horoevic, général d'ori- gine serbe dont le haut commandement de Vienne se méfiait tout d'abord et qui s'est montré ensuite, et comme tous les renégats, le plus fidèle instru- ment des Habsbourg.

L'infanterie est formée des meilleurs régiments prélevés sur les autres fronts. Après un long bom- bardement préparatoire, elle monte à l'assaut en rangs serrés, cependant que les officiers se tien- nent à l'arrière, comme les Allemands, le revolver au poing.

Les mitrailleuses italiennes fauchent ces mas- ses compactes, et l'artillerie ennemie facilite par- fois leur besogne par ses tirs fous et bien souvent aveugles, qui frappent rageusement et confusé- ment les tranchées italiennes aussi bien que les assaillants autrichiens.

Le plan ennemi était clair : refouler d'un coup les armées italiennes sur l'ancienne frontière et faire irruption dans le royaume par les Sette Co- muni, Asiago, la vallée de l'Adige, Arsiero et la vallée de la Brenta.

C'était, à peine changé, le vieux plan cher au feld-maréchal Conrad von Hertzendorf, et dont la réalisation, naguère, semblait si facile qu'on par- lait d'une simple promenade militaire : « Militä- risch Spaziergang. »

Plus encore que les Allemands, les Autrichiens ont toujours aimé ces rododromades.

Mais, d'après le dernier communiqué, la lutte a



Un paysage du secteur où la bataille bat son plein : Le passage « Tre Croci »

Cadorna, avant le 16 mai, situation absolument dé- favorable. Les Italiens assiégeaient le territoire ennemi, leurs avant-gardes s'attaquaient désespé- rément aux pentes des montagnes, mais ne pou- vaient s'y établir définitivement.

Elles progressaient, certes, mais leurs progrès,

diminué d'intensité entre l'Adige et l'Asico, où les troupes royales sont rentrées dans les lignes principales de défense.

Elle se poursuit dans le Valsugana, plus au nord, le long du chemin de fer autrichien. Ici aussi les Italiens reprennent graduellement leurs avant-postes sur les positions préalablement choisies.

Un communiqué autrichien affirme que les troupes impériales sont rentrées dans Roncegno.

Il y a dans cette affirmation (le communiqué italien n'en parle pas) une vantardise macabre.



Roncegno, ville d'eaux autrichienne, prise par les Italiens il y a plusieurs mois, n'existe plus. Les canons autrichiens du Panarotta l'ont détruite complètement. L'artillerie ennemie s'est acharnée pendant de longues semaines contre la pauvre ville, qui s'était affirmée italienne, avec une si cruelle insistance qu'il n'en est pas resté un seul pan de mur debout.

Jean Stellico.

Les Bulgares en territoire grec

Le gouvernement hellénique demande des explications

MUNICH, 24 mai. — On mande de Sofia aux *Dernières Nouvelles de Munich* que les troupes bulgares ayant occupé quelques points sur le territoire grec, en face du front franco-anglais, le gouvernement grec a demandé des explications à celui du tsar Ferdinand.

Celui-ci a répondu que l'occupation du territoire en question constituait une mesure défensive et que la Bulgarie ne songeait nullement à violer la neutralité de la Grèce.

Le gouvernement grec n'a pas répondu.

Les Italiens en Albanie

ATHÈNES, 23 mai. — On mande de Janina au *Kyris* :

« Les Italiens ont occupé, près de Chimara, les hauteurs qui dominent Santi-Quaranta et Delvino. »

EN ROUMANIE

La campagne de M. Filipescu contre le gouvernement

BUCAREST, 24 mai. — Les relations ont été très tendues ces derniers jours, dit le *Daily Telegraph*, entre le gouvernement de M. Bratiano et l'opposition. M. Filipescu mène une campagne violente contre la politique gouvernementale.

On croit que M. Badef, ministre de Bulgarie à Bucarest, qui est parti dernièrement pour Sofia, ne retournera pas à son poste.

M. Take Jonesco « découronné »

On mande de Bucarest que la légation d'Autriche a notifié hier à M. Take Jonesco que le cordon de l'ordre de la Couronne-de-Fer, qu'il avait reçu étant ministre, lui était retiré.

M. Take Jonesco a fait remettre aussitôt à la légation les insignes de l'ordre. Il y joignait une lettre où il déclarait que dès le début de la guerre il avait eu l'intention de renvoyer ses décorations autrichiennes; il s'en était abstenu pour la considération qu'une telle manifestation constituait une impolitesse superflue.

Ce matin, M. Take Jonesco a renvoyé à la légation d'Allemagne son grand cordon de l'Aigle-Rouge, avec cette lettre :

Monsieur le ministre,

L'attitude politique qui m'a été dictée par la conception que j'ai de mes devoirs de Roumain dans la crise mondiale d'aujourd'hui, m'impose l'obligation de renoncer aux décorations autrichiennes et allemandes. Toutefois, le renvoi de ces insignes, de ces décorations, m'avait semblé être un acte discourtis et superflu. Le geste du gouvernement de l'Autriche, alliée de l'Allemagne, m'a prouvé qu'en ce qui concerne la courtoisie, les idées des puissances centrales ne cadrent pas avec les miennes. Rien ne s'oppose donc plus à ce que je vienne vous prier de remettre à votre gouvernement les insignes de l'ordre de l'Aigle-Rouge.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 24 Mai (661^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Champagne, à la faveur d'une émission de gaz, les Allemands ont essayé d'aborder nos lignes dans la région à l'ouest de la ferme Navarin. Nos tirs de barrage ont rejeté l'ennemi dans ses tranchées.

Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont tenté, au cours de la nuit, une puissante action offensive à l'est du Mort-Homme. Après une lutte pied à pied, l'ennemi a pénétré, au prix d'importants sacrifices, dans le village de Cumières et dans une de nos tranchées immédiatement à l'ouest. Des nouveaux renseignements parvenus, il résulte que les effectifs ennemis, employés dans la région du Mort-Homme depuis le 21 mai, sont supérieurs à trois divisions.

Sur la rive droite, les préparations d'artillerie et les attaques se sont succédé avec une égale violence dans la région Haudromont-Douaumont. En dépit de son acharnement, l'ennemi, qui dépense sans compter les vies humaines, n'a réussi à prendre pied que dans quelques éléments à l'est du fort. Toutes les tentatives faites contre nos positions à l'ouest et sur le fort lui-même ont été brisées par nos feux.

En Woëvre, bombardement des secteurs d'Eix et de Moulainville.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, les actions d'infanterie ont continué à l'est du Mort-Homme. A plusieurs reprises, nos tirs d'artillerie ont arrêté l'ennemi qui tentait de déboucher du village de Cumières. Au cours de l'après-midi, une vive contre-attaque de nos troupes nous a permis de reprendre les tranchées situées à la lisière sud du village.

Sur la rive droite, le bombardement a redoublé de violence dans la région du fort de Douaumont sur lequel l'ennemi s'est particulièrement acharné. Des attaques furieuses menées avec deux divisions bavaroises nouvellement arrivées sur ce front se sont succédé toute la journée. Après plusieurs tentatives infructueuses et des pertes énormes l'ennemi a réussi à réoccuper les ruines du fort dont nos troupes tiennent les abords immédiats.

Au même moment, une tentative de débordement de nos positions du Bois de la Caillette a complètement échoué sous nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

Communiqué belge

Actions réciproques d'artillerie de faible intensité, à part dans la région de Dixmude où nous avons exécuté un tir de destruction sur les organisations défensives allemandes.

L'activité de la flotte allemande dans la Baltique

LONDRES, 24 mai. — De Stockholm à la *Morning Post* :

« Un télégramme de Malmö signale une croissante activité des patrouilles allemandes dans la Baltique. »

« On a aperçu, lundi dernier, entre Landnammar et Bornholm une flottille de onze chalutiers armés marchant feux éteints; sept de ces chalutiers mouillèrent au large de Simrishamn. »

Le poste de vice-roi d'Irlande sera supprimé

LONDRES, 24 mai. — Le *Daily Express* croit voir qu'au cours des déclarations relatives à la situation irlandaise qu'il doit faire, jeudi, à la Chambre des Communes, M. Asquith annoncera que le poste de vice-roi d'Irlande sera supprimé.

On annonce, en outre, de Londres que les négociations continuent entre le premier ministre et les chefs des partis irlandais. Selon le *Times*, M. Lloyd George et M. Bonar Law se sont informés personnellement auprès des nationalistes et du groupe de l'Ulster des possibilités de réaliser d'une solution conciliante. Les conversations poursuivront aujourd'hui et permettront d'obtenir un résultat positif.

SOUSCRIPTION

pour
les réformés de la guerre
et les soldats convalescents

SEPTIEME LISTE

Mme veuve Laurent Myl.....	100
Société anon. de construction Renou frères...	100
MM. J. M. Dessat.....	100
Goujon frères.....	100
Gouttenoire et Deveaux.....	100
Bariquand et fils.....	100
Marcand, Delorme et Boné.....	100
Mme veuve L. Darmet.....	100
MM. Emile Grosce.....	100
Grospeyron et Vindrier.....	100
Moreau.....	100
Deslanoit jeune, Fressonnet et Bonneton	100
Canard et Cie.....	100
Soc anon. de bonneterie fantaisie rouennaise	100
MM. Vimont-Dubuis.....	100
H. Picard et Cie.....	100
Gauttebaron.....	100
Faisant et fils.....	100
Berthelmer-Vernay.....	100
Auroux.....	100
Bourienne.....	100
Mmes veuves Michalon et A. Kaltenbach.....	100
Mme veuve Robelin et fils.....	100
MM. Perrad.....	100
Bajard.....	100
Maxime Talon.....	100
J. Brunet-Sadot.....	100
A. Patriarche.....	100
Labarre.....	100
R. Lapiere.....	100
Dumarest et fils.....	100
Cie Rouennaise des apprêts et impressions...	100
MM. Paul Develey.....	100
Gouttard et Bringest.....	100
P. Beurrier.....	100
Monteret et Develey.....	100
Mme Robert Velleux.....	100
M. Louis Gault.....	100
Mme veuve Déchavanne-Perrhe et fils.....	100
MM. Favier.....	100
E. Bichon.....	100
J. Bringaud.....	100
Desbenoit aîné et Muron.....	100
F. Bobelin.....	100
R. Virlogeux.....	100
Cuny.....	100
Grivel.....	100
Messore.....	100
Mme Glinoux-Defermon.....	100
MM. Offroy-Guillard et Cie.....	100
Mmes Lafarge.....	100
Husson.....	100
MM. Péronne.....	100
Goénans.....	100
Mmes Saulereau du Part.....	100
Herhiq.....	100
Ploeg.....	100
de Villiers.....	100
MM. Rolles.....	100
André Prévost.....	100
Mmes de Barros.....	100
Grasset.....	100
marquise de Catuelan.....	100
Mlle Colvin.....	100
M. de Lantshere.....	100
M. et Mme Vigouroux.....	100
Mme Marcel Ballet.....	100
Barque de France.....	100
Mme et M. Valéry. N. d'arg. 2, place Percey	100
M. H. Menin, Saint-Denis.....	100
M. Isnard.....	100

Total..... 2 400

Total des listes précédentes..... 11 200

Total général..... 13 600

(La précédente liste que nous avons publiée le 11 mai et désignée par erreur comme la cinquième, est en réalité, cette liste était la sixième.)

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

LES ENNUIS DE L'ALLEMAGNE

A quoi rêvent les Berlinoïsi

On a toujours peur de sembler amateur de plaisanteries faciles quand on parle de la place que la guerre tient dans la vie et dans les préoccupations de l'Allemagne. Pourtant, il est difficile, sur ce sujet, de sortir des bornes de la réalité, et un Français, si porté qu'il soit sur sa... disons *maut*, — c'est le mot boche, — ne pourra manquer d'éprouver quelque surprise ironique à lire ce véritable extrait du *Berliner Tageblatt*, dans lequel la saucisse apparaît vraiment comme la reine des denrées germaniques.

Depuis quelques jours, dit le *Berliner*, Berlin est sans saucisses : dans les charcuteries, comme dans les magasins de « délicatesses », on ne peut plus se procurer une seule boucle de ce mets si apprécié. Tout au plus est-il possible de découvrir par-ci par-là un petit morceau de saucisse au foie. Le Berlinoïsi, habitué à une large jouissance de saucisses (*Wurstgenuss*), en est très péniblement affecté. Mais cette disette de saucisses n'était pas du tout inévitable, ou aurait pu, tout au moins, être diminuée par une répartition égale et juste des provisions de saucisses.

La cause du mal, fort aggravé par la pénurie, aujourd'hui avouée, du beurre, est à chercher dans les défenses d'importation rendues par quelques provinces, régions et villes, soi-disant pour protéger leurs habitants de la disette. Ainsi, on affirme de source compétente que le Brunswick, qui, pour ses saucisses, encaisse chaque année de nombreux millions en temps de paix, pour ne pas être sûr, aujourd'hui encore, de fournir et exporter de grandes quantités de bonnes saucisses, les fabricants en sont empêchés par une interdiction administrative.

Il en est de même en Poméranie et en Westphalie.

Mais c'est surtout à la Bavière qu'il faut s'en prendre. Malgré toutes les assurances contraires, elle dispose d'une surabondance de bétail à abattre. Les bas prix de la viande en Bavière suffisent à le prouver.

Dans l'état actuel des choses, on ne voit pas la fin de cette inutile et très sensible disette de saucisses à Berlin. Le bétail amené dans la capitale va d'abord dans les abattoirs de la garde. Ensuite on pense aux hôtels, et le reste est envoyé aux bouchers pour la vente au public. Qu'il ne reste rien ensuite pour la fabrication de saucisses, c'est trop clair.

Il est grand temps que le gouvernement se décide enfin à prendre des mesures énergiques.

La conclusion que les Allemands aiment la saucisse *über alles* — par-dessus tout! — n'est pas la seule qu'il faille tirer de cet article. En effet, on voit très nettement manifestée la mauvaise humeur de la Prusse à l'égard des autres Etats germaniques, où l'on absorbe davantage de saucisses. Et ce n'est pas une des moindres besognes d'un dictateur d'accomplir von Bismarck, dictateur du Reich allemand, que de mettre d'accord Berlin, qui veut manger autant que Munich, par exemple, et Munich qui n'entend pas se priver pour... le Reich de Prusse.

10.000 marks d'amende à qui enfreindra les ordres du dictateur

BERLIN, 24 mai. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* donne de nouveaux détails sur l'Office de l'alimentation. Sans revenir sur les grandes lignes de l'organisation, on peut mentionner les points suivants :

Les infractions aux ordonnances du président de l'Office seront punies d'une peine allant jusqu'à un an de prison et 10.000 marks d'amende. En cas d'urgence, le président est autorisé à donner des instructions directes aux autorités locales.

De même il peut, en cas d'absolue nécessité, et à condition d'en référer immédiatement au Bundesrat, modifier des ordonnances déjà existantes du Bundesrat. L'Office aura la collaboration de spécialistes en matière agricole, commerciale, industrielle et militaire, mais toutes ces personnalités n'auront que voix consultative. Il en sera de même du conseil qui assistera le président, et qui comprendra des représentants des différents départements des offices de guerre officiels pour telle ou telle denrée, et des représentants des sociétés de guerre.

On ne sait encore à quelle date le nouvel organisme commencera à fonctionner.

Un sous-marin allemand heurte une mine

AMSTERDAM, 24 mai. — Le correspondant particulier du *Telegraaf* annonce que le sous-marin allemand « U-22 » a heurté, dimanche, à la hauteur de Zeebrugge, une mine allemande. Le bâtiment, sérieusement endommagé, a pu, après une peine, être remorqué sur Ostende.

Misère et publicité

L'Allemagne, « pays de l'organisation », est en même temps le pays des tableaux synoptiques. De la, l'intéressante tentative, faite par un éditeur, pour réduire la crise dont souffre son pays à un graphique qui pût tenir sur une carte postale.

En haut de la carte est résumée la crise monétaire, qui aboutit à l'émission de billets de cinq



marks et même de deux marks et d'un mark. Les pièces de cinq et dix pfennigs (un sou et deux sous) qui figurent à droite et à gauche ne sont plus, comme jadis, en nickel ; elles sont dorénavant en fer-blanc !

Le reste de la carte est consacré à la crise alimentaire. Ce sont d'abord les cartes de rationnement : carte de pommes de terre, qui donne droit à sept livres par semaine ; carte pour une livre de légumes secs, pour un quart de livre de beurre, de margarine ou de saindoux, pour un quart de livre de graisse ordinaire. Enfin la carte de pain, qui donne droit à cent grammes par jour de pain noir ou à soixante-quinze grammes de pain blanc, ou à soixante grammes de farine et, par surcroît, à un demi-litre de lait.

N'oubliez pas que cette énumération ne vaut que pour la ville de Dresde. Dans d'autres villes, il existe bien d'autres cartes encore : cartes de viande, d'œufs, de bière et même de saucisses.

Notez encore que les quantités allouées sont des maxima : on n'a pas droit à plus que cela, dit la carte de ravitaillement. Il reste encore qu'il faut se débrouiller pour trouver cela... et la difficulté n'est pas mince.

Le centre de la carte postale résume tout un autre ordre de privation. Un chien mélancolique contemple deux carottes dans une assiette. Audessous, cette légende :

« Jour sans viande ! »

Mais il n'y a pas que des jours sans viande de boucherie, il y a aussi des jours sans porc, des jours sans beurre, des jours sans graisse.

Quant à la carte elle-même, elle porte cette jolie et mélancolique souscription :

« Souvenir de la guerre. 1916. »

Il est à noter que cette carte qui porte le timbre allemand est entrée librement en Suisse. Elle porte le cachet de la censure de Metz : « Examiné et autorisé. »

Si le gouvernement allemand essaie, en effet, de démontrer à ses adversaires que rien ne manque en Allemagne et si même il s'efforce de prouver à ses propres nationaux qu'ils doivent se trouver parfaitement heureux comme cela, c'est, par ailleurs, une des formes de la propagande allemande que de vouloir convaincre les neutres que les Alliés sont des barbares, qui affament les pauvres Allemands.

Le même Bethmann-Hollweg, qui plastronne devant le Reichstag, gémissait dans ses notes à Wilson.

Ce document sur la misère allemande est en même temps un document sur la propagande allemande.

Quel sera le nouveau président des États-Unis ?

La lutte électorale est dès à présent engagée.

LONDRES, 24 mai. — D'après le correspondant du *Times* à New-York, les hostilités sont ouvertes entre les candidats à la présidence des États-Unis.

M. Wilson et M. Roosevelt ont, l'un et l'autre, prononcé un discours indiquant sur quelles bases roulera le débat concernant la candidature à la présidence de la grande république américaine.

Pourquoi M. Wilson préconise la paix

Faisant allusion à la guerre, M. Wilson a fait remarquer à ses auditeurs que dans la grande expérience humaine actuelle l'Amérique a devancé le reste du monde :

N'est-ce pas, a-t-il dit, un signe précurseur de l'aurore d'une ère nouvelle que la seule chose sur laquelle le monde est sur le point de se rebattre, c'est le jugement moral de l'humanité.

Beaucoup aimeraient à penser que le sens de la commémoration qui vous réunit — le 141^e anniversaire de la déclaration d'indépendance — se manifesterait si nous nous figurions nous-mêmes levant quelque emblème sacré de conseil et de paix, de jugement conciliant et juste devant les nations, et leur rappelant ce passage de l'Écriture : « Après le vent, après le tremblement de terre, après le feu, la voix toujours faible de l'humanité. »

M. Wilson a déclaré en outre que la guerre était due au choc des systèmes ainsi qu'à celui des traditions et que ces choses mises en contact ne font guère de progrès.

Pourquoi M. Roosevelt est pour la guerre

De son côté, à Detroit (Michigan), M. Roosevelt, attaquant la politique de M. Wilson, affirmait que la politique pacifiste du président actuel « avait échoué ignominieusement au Mexique. »

À l'égard de l'Allemagne, a-t-il ajouté, le président partagera la responsabilité des crimes des sous-marins, qui n'auraient jamais eu lieu s'il avait montré à l'Allemagne, dès le début, quelle aurait affaire à lui. Si l'Amérique veut être une grande nation, elle doit être unifiée et préparée industriellement, socialement et militairement à se défendre elle-même.

Tel est le sens général du programme auquel s'est attaché le parti dont M. Roosevelt vient d'accepter la candidature.

Les chances de chaque candidat

LONDRES, 24 mai. — On déclare ici que si M. Roosevelt est candidat du parti républicain aux prochaines élections, il est possible qu'il l'emporte sur M. Wilson, mais il n'est pas certain que la conférence de Chicago, qui doit se réunir le 7 juin, propose sa candidature. S'il n'est pas proposé, M. Wilson sera probablement président une seconde fois.

Il y a d'autres candidats républicains, tels que M. Elihu Root, ancien ministre, mais on reconnaît généralement que seule une forte personnalité comme M. Roosevelt serait de taille à l'emporter sur M. Wilson.

En tout cas, M. Roosevelt, même s'il n'était pas désigné comme candidat, sera assurément sollicité par son parti de prêter son concours à la campagne électorale. Son influence pèsera donc sûrement sur les élections prochaines, en faveur d'une politique nettement favorable à la cause des Alliés et hostile à la politique trop conciliante suivie par M. Wilson à l'égard des empires centraux.

Selon l'habitude, le président sera nommé au mois de novembre, mais ne prendra effectivement le pouvoir qu'au mois de mars prochain.

Celui pour qui voteront les Germano-Américains

NEW-YORK, 24 mai. — Dans une série de lettres que publie le *World*, on trouve l'indication d'un mouvement établi en vue de constituer un parti germano-américain pour la prochaine élection présidentielle. Il s'agit, pour le candidat du parti, d'être plus attaché à l'Allemagne qu'à l'Amérique. Le mouvement en question serait conduit par le directeur de la *New-Yorker Staats-Zeitung* Bernard Ridder.

A la mémoire de Ruben Dario

Sur l'initiative de Corredor Latorre, un comité a été constitué à Paris en vue d'ériger, dans la capitale française, un monument à Ruben Dario, le grand écrivain sud-américain. Ce monument symbolisera la fraternité intellectuelle des peuples latins, car c'est à la gloire de la culture latine que Ruben Dario a consacré sa vie et son talent.

Un comité a été nommé, et M. Paul Adam en a été élu président. Il a célébré le rôle futur des nations latines unies, au nom de leur pur idéal de fraternité, dans la lutte contre l'idéal de la force brutale.

A LA WILHELMSTRASSE, par MANFREDINI



— Tâchez de savoir ce que c'est que cette question du sucre... C'est peut-être le cas de provoquer en France une insurrection de diabétiques...!!

La princesse Victoria visite un camp anglo-canadien



Le camp des Terrasses, au Tréport — camp anglo-canadien — a reçu il y a quelques jours la visite de la princesse Victoria, cousine du roi d'Angleterre, accompagnée par le colonel commandant le camp, la directrice des infirmières, lady Murray, et divers officiers appartenant aux services médicaux.

Une des classes de l'école française d'Erzeroum



Erzeroum dont les Russes se sont naguère emparés possédait avant la guerre une école française où des missionnaires capucins, nos compatriotes, instruisaient de nombreux enfants, presque tous arméniens. Cette institution avait été fondée en 1912, sur la demande de M. Bompard.

DERNIÈRE HEURE

LES ENNUIS DE L'ALLEMAGNE

La nomination de M. Helfferich est fort discutée

La nomination de M. Helfferich comme secrétaire d'Etat à l'Intérieur et vice-chancelier est commentée abondamment par la presse allemande. Il est intéressant de noter que, dans un certain nombre de journaux, cette nomination n'entraîne pas, à l'égard de M. Helfferich, un concert de louanges.

Le *Berliner Tageblatt* écrit, par exemple :

On avait attendu de M. Helfferich, le premier homme de lettres qui fut mis à la tête des finances de l'Empire, tout autre chose que ce nouveau projet d'impôt. On avait en lui qu'il apporterait un programme financier de grande envergure qui servirait de base à la réorganisation des finances après la guerre... Cette tâche, après un timide essai, il l'abandonne finalement à un autre. Il est possible qu'il ait pensé que les partis approuveraient sans objection ses projets d'impôts comme des demandes de crédits. Le contraire s'est produit, l'impôt est blessé. Il ne peut pas comprendre, semble-t-il, que le Reichstag n'ait pas accepté ses calculs établis avec tant de soin pour combler le déficit, mais comme un économiste théoricien qu'il est, il a précisément appliqué à la vie pratique et à ses forces si diverses des concepts abstraits trop abstraits. Il ne pas estimer à sa valeur la force des intérêts professionnels et des intérêts de partis. Au secondariat d'Etat à l'Intérieur, des tâches encore plus compliquées l'attendent qui exigent encore plus de patience et de sentiment des nuances.

Pour la *Gazette de Francfort*, la principale raison du passage de M. Helfferich à l'Intérieur est le désir du chancelier d'être secondé, plus encore que par le passé, par un homme ayant toute sa confiance. La tâche du chancelier est difficile, éternelle même en temps de paix. Il faudra que l'on se décide à modifier la constitution de l'empire, que la réforme que l'on réalise maintenant pour la crise de l'alimentation soit étendue à l'ensemble de l'organisation impériale et que l'on crée, soit des autorités impériales supérieures, soit des autorités locales responsables devant le Reichstag et soumises à son contrôle.

En colonnes, par sept, sur un kilomètre pour avoir du saindoux

Une maison de Berlin ayant annoncé la mise en vente de 25.000 livres de saindoux américain à 3 sous la livre, une queue s'est formée, par rangs de 5 à 7 personnes, sur une longueur d'un kilomètre. 30 agents à cheval et 60 agents à pied maintenaient l'ordre.

Une autre maison devant mettre en vente 20.000 livres de saindoux danois, les acheteurs accoururent apportant des banes et des chaises. Ils furent bientôt au nombre de 30.000.

Où le professeur Boas trouve 60 jours maigres en deux mois

Le professeur Boas présente dans le *Berliner Tageblatt* un régime végétarien. Il voudrait que les mois de juillet et d'août soient sans viande. On garderait ainsi une réserve de bétail pour l'automne et l'hiver. La distribution de beurre est suspendue à partir du 22 mai, à 90 grammes par semaine et par tête.

Les pertes allemandes devant Verdun

BRUXELLES, 24 mai. — Suivant un télégramme communiqué à l'Agence Central News, treize-neuf chars chargés de blessés allemands venant de la région de Verdun ont traversé hier la ville de Luxembourg. Les pertes allemandes, dit-on, ont été très fortes ces jours-ci. Une nouvelle brigade doit être envoyée en Argonne pour combler les vides.

Un train transportant quatre avions allemands, dit-on, a traversé Chemnitz. Ces avions, bombardés par l'artillerie des Alliés, étaient tombés dans la région de Courtrai.

L'avance russe vers Mossoul

BRUXELLES, 24 mai. — La ville de Serdescht, dans la direction de Mossoul, occupée par les Russes, est à 80 kilomètres au sud-ouest de Tak-ty, récemment conquis.

Serdescht a toujours été une étape sur la route des Kurdes, dans leurs incursions contre le Tabriz. Sa prise garantit les Russes contre toute surprise du côté des Kurdes.

CHEZ NOS ALLIÉS ITALIENS

UN AN DE GUERRE

24 mai 1915 — 24 mai 1916

ROME, 24 mai. — Le jour anniversaire de la déclaration de guerre, une grande animation a régné dans la ville qui était littéralement couverte de drapeaux aux couleurs nationales et aux couleurs des pays alliés.

On a commémoré cet anniversaire dans les écoles et dans les casernes. Des nouvelles analogues arrivent des autres villes.

De nombreux journaux commentent l'anniversaire de l'entrée dans la guerre de l'Italie.

Le *Giornale d'Italia* relève que la manifestation de demain au Capitole confirmera le serment de vouloir continuer la lutte jusqu'à la victoire :

« Nos frères tombés, écrit le journal, réclament l'achèvement de l'œuvre sainte. Ils veulent qu'une seule volonté triomphe sur tout et sur tous. »

L'*idea Nazionale* affirme qu'il faut vaincre l'ennemi pour la grandeur de l'Italie.

« On a prétendu, dit-il, et c'était un mensonge, que l'Italie s'était faite par le sang d'autrui. L'Italie du vingtième siècle se fait par son sang et le soleil ne la verra jamais vue aussi pure, grande et belle, aussi digne de notre amour et de notre adoration. »

Le *Corriere d'Italia* relève les résultats obtenus pendant une année de guerre. Il ajoute : « Les quelques succès momentanés et partiels des Autrichiens, sur un petit secteur du front, n'amoindriront aucunement nos succès d'une année. »

« Nous gardons intactes sur tout le front nos fortes positions. Nous pouvons envisager l'avenir avec pleine confiance. »

Un ordre du jour du roi

ROME, 24 mai. — Le roi a adressé l'ordre du jour suivant à l'armée et à la marine :

Soldats de terre et de mer, répondant avec enthousiasme à l'appel de la patrie, il y a un an, vous êtes accourus en foule pour combattre avec nos braves alliés notre ennemi héréditaire et assurer la réalisation de nos revendications nationales.

Après avoir surmonté des difficultés de toute nature, vous avez lutté en cent combats et vaincu, car vous aviez l'idéal de l'Italie dans le cœur ; mais la patrie vous demande encore d'autres efforts, d'autres sacrifices. Je ne doute pas que vous sachiez donner de nouvelles preuves de bravoure et de force d'esprit. Le pays, orgueilleux et reconnaissant, vous soutient dans votre tâche ardue par son affection fervente, son calme et sa confiance admirables.

Je fais des vœux pour que la fortune nous accompagne dans les luttes futures, comme vous l'avez accompagné dans la lutte constante et ma constante reconnaissance.

Grand quartier général, 24 mai 1916.

VICTOR-EMMANUEL.

Un engagement naval dans la Haute-Adriatique

ROME, 24 mai. — Au cours de l'action pendant laquelle un avion autrichien fut abattu dans la haute Adriatique, une de nos canonnières armées a coulé une canonnière ennemie également armée et a fait prisonnier l'équipage.

Dans la matinée d'hier, un sous-marin ennemi a canonné des bâtiments près de Portoferraio. Contre-battu par le tir de nos défenses, ce sous-marin a été obligé de s'éloigner sans avoir fait aucun dommage à des personnes ; les dégâts matériels sont insignifiants.

L'Angleterre célèbre le "Jour de l'Empire"

LONDRES, 24 mai. — Le jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria (Empire Day) a été célébré avec un enthousiasme général.

Avant l'ouverture du Stock-Exchange, l'hymne national fut chanté, et trois vigoureuses acclamations furent poussées en l'honneur des marins et des soldats alliés.

Le monument commémoratif de la guerre sud-africaine est décoré de drapeaux des puissances de l'Entente, et l'Union Jack a été arboré au-dessus du Parlement et des monuments alliés.

Tous les ministères et la Bourse étaient fermés.

M. Rudyard Kipling a adressé en outre à la nation anglaise par la voie de la presse un appel dont voici un extrait :

« Lorsque, il y a près de deux ans, l'Allemagne nous mit au défi de défendre avec notre sang les idéals qui guident notre existence, nous acceptâmes le défi, non point par témérité ni par esprit de gloire ou de lucre, mais bien afin de défendre ces idéals. Depuis lors, les Alliés et notre empire ont combattu afin de pouvoir être libres, afin que toute la terre pût être libre de l'intolérable domination des idéals allemands. »

« Nous ne pouvions pas prévoir la grandeur de la tâche quand elle s'annonça. Mais nous ne nous dérobons pas devant elle maintenant, que de longs mois nous apprirent à la bien connaître et que nous sommes trempés pour résister, aussi bien comme peuple que comme individus. »

« Les diverses nations de l'empire, avec les meilleurs éléments de leurs populations, ont créé, maintenu, augmenté de grandes armées consacrées sans murmurer à la défense de cette cause. »

« L'une après l'autre, ces nations se révèlent des puissances que la discipline et les sacrifices ont rendus fortes pour la défense du droit (car elles ont durement appris à connaître l'esprit du mal qu'elles combattent) et plus sages de toute l'expérience acquise par les exploits accomplis, expérience qu'il serait impossible d'acquérir autrement. »

A l'occasion du « Jour de l'Empire » britannique, le président de la République a adressé ses félicitations au roi George V en le priant, au nom de la France, de transmettre ses vœux aux peuples de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, des Dominions, des colonies et de l'empire des Indes, dont les fils sont venus combattre aux côtés des soldats français.

En remerciant le Président, le roi a exprimé comme lui sa confiance dans la victoire des Alliés et a proclamé la solidarité de tout son empire avec la noble nation française.

Un bijoutier cambriolé boulevard Haussmann

Pour la troisième fois, depuis quelques mois, un cambriolage a été commis dans le quartier de l'Opéra. La victime est, cette fois, M. Tillée, fabricant bijoutier-joaillier, établi 11 bis, boulevard Haussmann.

Hier matin, un passant trouvait devant la porte du magasin une broche en diamants qu'il alla porter au commissariat voisin, rue Talbott.

Un peu plus tard, lorsque M. Tillée, qui habite 55, rue du Faubourg-Montmartre, arriva, il s'aperçut que la devanture de son magasin était relevée suffisamment pour livrer passage à un homme. Ayant pénétré à l'intérieur, il constata tout de suite, avec stupeur, que un ou plusieurs cambrioleurs avaient fait main basse sur une quantité importante de bijoux représentant une valeur de 400.000 francs.

M. Rousselot, commissaire du district, commença immédiatement une enquête. Il a pu recueillir quelques indications qui permettront peut-être de découvrir, d'ici peu, les coupables.

Ces derniers sont entrés dans le magasin en brisant une porte extérieure vitrée. Ils sont sortis en rampant sans qu'on ait rien entendu ni soupçonné.

M. et Mme Tillée, dont deux fils sont mobilisés — l'un est prisonnier, l'autre disparu — sont pour ainsi dire ruinés. Ils ont, de leur côté, fourni à la police des renseignements qui aideront certainement aux actives recherches entreprises.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.

Exigons sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

En vente, au prix de 1 fr. 55 le 1/2 kilo, chez tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.

Expéditions Province franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 05 ; 4 kg. : 13 fr. 45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

La lutte se poursuit, gigantesque, dans le fort de Douaumont



L'ennemi dépense les vies humaines sans compter pour reprendre le fort où il pénétra il y a quelques semaines et d'où il vient d'être partiellement délogé. Nos admirables soldats, là comme sur les pentes du Mort-Homme tout proche, portent à son maximum de ténacité la sublime vaillance qui étonne nos ennemis, trop oublieux des glorieuses leçons de toute notre histoire.

La "Cité reconstituée"



L'inauguration de l'Exposition de la *Cité reconstituée*, organisée par l'association générale des hygiénistes et techniciens municipaux, au jardin des Tuileries, a eu lieu hier devant le Président de la République (1), qui a été reçu par MM. Léon Bourgeois (2), Helleputte, Bechmann, Georges Risler, Arthur Metz, Dabal, Bonnier, Bergeron, Gaultier, membres du comité.

Ce qui reste du zeppelin "descendu" à Salonique



Les débris du zeppelin abattu il y a deux semaines dans les marécages du Vardar ont été transportés sur les quais de Salonique. Cette masse d'aluminium affecte maintenant les apparences d'un vague carénage dressé, en plein travail, pour la construction d'un navire. Ce fut, en effet, un navire, mais il ne voguera plus. Il a fait sa dernière traversée.

AU SENAT

LES ŒUVRES DE GUERRE

Le Sénat a continué, hier, la discussion de la proposition de loi relative aux œuvres qui font appel à la générosité publique.

A l'article 4, qui précise les conditions dans lesquelles l'autorisation sera accordée, MM. Larère et de Lamarzelle présentèrent en vain de nouveaux amendements. Désireux d'éviter le retour de la proposition à la Chambre, le Sénat s'en tint au texte de la commission.

Avant le vote sur l'ensemble, M. de Lamarzelle vint apporter une dernière protestation.

Le sénateur du Morbihan rappela tout d'abord les engagements pris par le gouvernement pour l'application de la loi :

— Celle-ci, dit-il, ne vise que les œuvres faisant habituellement appel à la générosité publique ; elle ne s'applique pas aux journaux.

La loi n'est que temporaire, et son abrogation sera demandée à la fin des hostilités. Il n'est pas douteux que l'impartialité sera maintenue pendant la guerre à l'égard des œuvres de guerre ; mais c'est une tranquillité relative, car les engagements ne lient que ceux qui les ont pris. Nous déposerons une proposition de loi codifiant les déclarations de M. le ministre ; nous espérons que le Sénat voudra la voter. Malgré cela, nous ne pouvons voter aujourd'hui la loi qui nous est soumise, à cause des lacunes et vices très graves qu'elle contient. Nous avons fait notre devoir pour corriger ce projet d'origine allemande, de conception allemande !

Ces dernières paroles provoquèrent quelques rumeurs sur les bancs de la gauche :

— On n'a pas le droit de qualifier de projet d'origine allemande le projet actuel, répliqua le ministre de l'intérieur. Ce que nous avons voulu, c'est faciliter le rôle des œuvres en leur permettant de faire appel à la générosité publique sans avoir besoin d'être reconnues d'utilité publique. Nous pouvons affirmer que les œuvres humaines vivront !

L'ensemble voté par 190 voix contre 49, la séance fut levée.

LES TAXES NOUVELLES

La commission du budget s'oppose au doublement des contributions directes

La commission du budget a abordé, hier, l'examen des taxes nouvelles proposées par le gouvernement dans le projet de loi sur les douzièmes provisoires du troisième trimestre de 1916. A la séance assistaient les membres de la commission de législation fiscale.

L'ordre du jour suivant a été adopté à l'unanimité de 27 votants (il y a eu 4 abstentions).

« La commission du budget, repoussant la proposition du gouvernement en ce qui touche l'augmentation du simple au double des contributions directes, invite le ministre des Finances à demander d'urgence au Sénat : 1° le vote du projet, récemment adopté par la Chambre, sur les bénéfices de guerre ; 2° le vote des dispositions du projet général d'impôt sur le revenu en instance depuis sept ans devant cette assemblée. »

« Résolue à accorder sans délai au gouvernement les ressources qui lui seront nécessaires par d'équitable contributions, la commission décide d'interroger le ministre des Finances sur la politique financière et fiscale du gouvernement. »

NOS HOTES RUSSES

Le Comité parlementaire français du commerce a offert hier un déjeuner à ceux des membres de la délégation russe qui n'ont pas quitté Paris pour se rendre au Havre.

Profitant du passage des parlementaires russes, dont aucune délégation n'avait pu joindre la récente conférence interparlementaire, M. Chaumet avait pris hier l'initiative de les convoquer à une réunion qui a eu lieu hier, à 3 heures, au Sénat.

La visite au Havre

LE HAVRE, 24 mai. — La délégation des membres du Conseil d'Empire et de la Doune de Russie est arrivée ce matin dans notre ville, accompagnée par diverses personnalités russes et françaises. Elle s'est rendue tout d'abord aux usines Schneider d'Harfleur.

M. Eugène Schneider, accompagné d'un de ses directeurs, M. Fournier, et d'un certain nombre de ses chefs de service, leur a souhaité la bienvenue.

Après quelques explications techniques fournies par les ingénieurs, la visite des ateliers s'est poursuivie à travers les diverses sections des artifices, des projectiles et du matériel d'artillerie.

De nombreux canons et obusiers de tous calibres ont été ensuite présentés au polygone d'Harfleur et toute une série de tirs ont été exécutés.

Puis un déjeuner a été offert dans le pavillon du polygone. A la fin du déjeuner, M. Eugène Schneider a adressé à ses hôtes quelques paroles auxquelles a répondu le colonel Engelhardt.

LA CITÉ RECONSTITUÉE

Pour rendre des foyers à ceux qui n'en ont plus

Lente à prendre physionomie, l'Exposition de la Cité reconstituée vient pourtant d'ouvrir ses portes — hier — au jardin des Tuileries. On a désiré qu'elle fût centrale, au cœur de Paris, pour que le plus grand nombre puisse la visiter. Son programme est d'une douloureuse et pressante actualité. Ses réalisations sont inégalement heureuses. Elle ne résout pas tout le problème. Cependant, elle marque diverses solutions que la pratique mettra au point. On aurait tort de croire que la question est résolue. Et l'on verra ce groupement d'efforts sous l'angle qui convient, si l'on veut y reconnaître un champ d'étude susceptible de perfectionnements et d'où il conviendra d'écarter, dans la pratique, beaucoup de superflu, d'inutile et d'inapproprié.

Il s'agit de remettre debout les villes et villages détruits par l'envahisseur. L'Association générale des hygiénistes et techniciens municipaux de France et des pays de langue française a proposé cette mission aux hommes de savoir et de bonne volonté : il s'en est beaucoup présenté.

En ce qui concerne les villes, on peut voir là un certain nombre de plans d'ensemble. Ils sont bien étudiés généralement : voyez ceux de Longwy, Reims, Dunkerque, Clermont-en-Argonne, Reims. Pour ceux-là, il faut souhaiter qu'assez vite — et cependant sans trop de hâte — sitôt la paix, on règle toutes les difficultés d'ordre matériel qui permettront la renaissance dans de satisfaisantes conditions.

Pour les villages, des types d'habitations diverses sont proposés : usines aux fermes ingénieuses à grandes portes et à minimum de points d'appui ; maisons de brique de pays avec charpentes strictement nécessaires ; constructions de carreaux de plâtre, plafonds de plaques enduits de plâtre ; maisons à panneaux interchangeables permettant la combinaison de plans différents avec les mêmes éléments constitutifs ; baraques à destination d'atelier ou d'habitation collective ; villas de quelque élégance avec double mur, matelas d'air, dallage en ciment, revêtement de carreaux spéciaux à l'extérieur ; écoles, maisons sur des avec ventilation sous les planchers ; d'autres à combles ogivaux favorisant l'économie des charpentes de plafond ; église — malheureusement d'un gothique puéril, fâcheuses imitations de bois en ciment coloré, adroites utilisations de carreaux, de briques enfilées, couvertures métalliques à joints emboîtés, etc., etc.

Du bon, du moins bon et du mauvais. Ça et là, des erreurs énormes ; autre part (notamment dans les objets de détail qui doivent pratiquement collaborer à la réfection des nouveaux logis), des modèles dont la ligne et le décor détonneront dans le parti économique et rationnel de la cité reconstituée. Enfin, de très louables réalisations, prouvant tout à la fois une connaissance approfondie de la nécessité à laquelle il faut faire face, un entier désintéressement, une sûre technique et la volonté résolue de restituer des foyers logiques, confortables, peu coûteux, à ceux qui, un jour, reviendront dans leurs pays en ruines.

On ne pouvait demander à des constructeurs, architectes, ou directeurs d'entreprises — même y eussent-ils réfléchi vingt mois — d'apporter en cette première manifestation des types de demeures provisoires qui soient absolument au-dessus de tout reproche. Il s'en rencontre toutefois à l'Exposition de la « Cité reconstituée », et ces résultats ont bien leur prix. C'est dire que le public trouvera un intérêt réel à parcourir ce grand village, d'où se dégage, dès maintenant, parmi les recherches de chacun, cette vérité reconfortante : à la fin des hostilités, ceux qui en furent les premières victimes verront pour eux surgir de la terre meurtrie des demeures que l'expérience d'une exposition et, dans certains cas, le contrôle d'une remise à l'étude auront définitivement rendues adéquates au digne et fraternel objet qu'elles se proposent.

Pascal Forthuny.

La Terrasse des Tuileries qui évoque le souvenir d'élégantes animations canines a vu, hier, l'inauguration de la Cité Reconstituée.

Cette cérémonie, qui avait contre elle une pluie diluvienne, a eu lieu en présence de M. Raymond Poincaré, président de la République, qui fut reçu sur le seuil par MM. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, président d'honneur de l'Exposition ; Helputte, ministre des Travaux publics de Belgique et par M. Bechmann, président de l'Association.

Etaient également présents un grand nombre de députés et notamment des députés et sénateurs des régions envahies, les présidents du Conseil municipal et du Conseil général, MM. Delaney, préfet de la Seine et Laurent, préfet de police, etc.

M. Raymond Poincaré, dans la galerie où sont groupés les envois des municipalités, s'est tout d'abord arrêté devant le plan d'extension de Paris. Il a ensuite jeté un coup d'œil sur les projets qui comportent modification de nos plus grandes villes. Lyon figure en tête de celles-ci avec le plan parcellaire qui, établi après triangulation, doit être substitué au plan cadastral.

Geissler en correctionnelle

(Quatrième audience)

Cette audience n'a été qu'une joute oratoire entre le ministère public et la défense.

Venant après la partie civile, le substitut Roux prononce son réquisitoire et débute par cet exorde :

— La nationalité de Geissler, déclare-t-il, n'enlève rien à la mélancolie de son destin. Agé de soixante ans, toute une vie de travail l'accompagne sur ces banes. Né, en 1856, à Gœrlitz, en Silésie, une des plus belles villes de l'Allemagne, berceau du pangermanisme, Geissler vint à Paris pour s'enrichir...

Et le substitut fait le curriculum vitae de l'inculpé. Puis, abordant les faits de l'accusation, il démontre que les escroqueries et les abus de confiance reprochés à Geissler sont indéniables. Après avoir réclaté une condamnation sévère, il termine par une péroraison patriotique.

— L'hôtel Astoria, dit-il, par une sorte de défi, voulait être un outrage à la majesté de l'Arc de Triomphe ; mais lorsque nos « poilus » victorieux défilèrent sous cette voûte de gloire, l'Astoria, perdant tout orgueil, sera rendu à de plus justes et plus modestes proportions.

M. Bonzon prend ensuite la parole. Il commence par renouveler ses conclusions demandant la disjonction et le renvoi à la fin des hostilités de l'affaire de la Kinoplastikon. Puis il plaide l'acquiescement de son client en rappelant l'axiome juridique : « le doute doit toujours profiter à l'accusé. »

M. Bonzon, avec une véhémente dislectique, discute l'accusation qui a dû successivement abandonner un certain nombre d'inculpations. Le défenseur nous montre un Geissler possesseur d'une fortune évaluée à près de deux millions, qui ne peut pas être un escroc. A huitaine pour le jugement. — A. B.

A la mémoire des avocats tombés au champ d'honneur

Le président de la République et Mme Poincaré, accompagnés du général Dupargé, secrétaire général militaire de la présidence, et de M. William Martin, chef du protocole, se sont rendus hier matin au temple de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, où ils ont assisté au service célébré en l'honneur des avocats du barreau de Paris morts pour la patrie. Ils ont été reçus avec le même cérémonial que lundi dernier à la Sainte-Chapelle.

Lundi à dix heures, un dernier service présidé par le grand rabbin de Paris Dreyfus, sera célébré au Temple de la rue de la Victoire. — A. B.

L'hommage de Paris au roi Albert

La délégation du comité de l'épée d'honneur offerte au roi Albert I^{er} par le peuple de Paris a été reçue, avec le sculpteur Pierre Feitu, par le roi et la reine des Belges.

Le roi, très ému, s'est montré vivement touché du geste du peuple de Paris.

Le sculpteur Pierre Feitu a expliqué le symbole de l'épée : la reine a voulu en ceindre elle-même le roi.

M. Léopold Bellan a présenté ensuite à la reine, qui portait la croix de guerre que lui avait remis le président de la République, le coffret en bois précieux et en émaux, œuvre de Mme Van Parys Driesten, qui contenait 45.000 francs, reliquat de la souscription.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux
En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants et toutes personnes
débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

XVI

Commencement d'enquête

Dans le Sentier de la Verlu. Il est dix heures du matin.

LE VICOMTE DE PAROLY (La tête enveloppée de bandes immaculées. Uniforme kaki et fantaisiste. Il piétine à l'extrémité du sentier et semble très énervé. Et il pense : elle est en retard !... Elle me fait manquer mon bureau et en plus elle est en retard !... Et si le mariage traîne, il ratera... Il suffirait d'une fâcheuse rencontre... Heureusement, cette rencontre est impossible... le commandant et ses hommes ont été pulvérisés, paraît-il... et quant à la mère Frampin, elle doit être, à l'heure qu'il est, occupée à farfouiller dans les miettes de ce qui a été sa maison... à moins qu'elle n'ait fini par être démolie à son tour... (Il s'élance au-devant de Madame de Liméuil, qui arrive.)

RISSETTE (Elle accourt le plus vite qu'elle peut, mal à l'aise sur des talons extraordinairement hauts : robe éventail, en mousseline blanche plissée. Capeline de paille d'Italie enguirlandée de glycines). — Je suis en retard ?...

LE VICOMTE DE PAROLY (pointu). — Tu parles !... (Mouvement de Rissette.) Presque pas !... une bonne demi-heure... tout au plus...

RISSETTE. — Comme vous êtes de méchante humeur !...

LE VICOMTE. — Vous me faites rater le bureau, où tous ces vieux brisques ne demandent qu'à me chercher les poux dans la tête...

RISSETTE (Elle s'énervait un peu). — Ça ne serait pas commode avec votre pansement... Je sais bien que l'expression est de si bon goût qu'elle méritait d'être employée... même mal à propos...

LE VICOMTE (Il s'aperçoit qu'il est en train de gaffer). — Pardon... pardon !... C'est que, voyez-vous, je vous adore, je vous idolâtre, et...

RISSETTE (assez sèche). — On ne le dirait pas...

LE VICOMTE. — Mais si !... C'est pour ça que je suis si nerveux... si impressionnable... Voyez-vous qu'une de ces brutes me f... aux arrêts... et que je ne puisse plus vous voir... Voyons, dites-moi vite ce que vous voulez me demander... et que vous ne vouliez pas me demander chez vous ?...

RISSETTE. — Chez moi, il peut toujours arriver des parents ou des amis qui nous empêcheraient de causer... En ce moment surtout, c'est comme un fait exprès... tous mes oncles, tous mes cousins ont des permissions... (Mouvement du vicomte) il en est encore arrivé trois de la Meuse hier... (Mouvement du vicomte). Qu'est-ce que vous avez ?...

LE VICOMTE (géné). — Moi... mais je n'ai rien... Qu'est-ce que vous voulez que j'aie ?...

RISSETTE. — Dame !... je ne sais pas... Vous avez presque sauté en l'air... (un temps) Mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser... J'ai à vous parler très sérieusement... C'est à ce point, que j'avais presque pensé à aller chez vous...

LE VICOMTE (Il bondit). — Chez moi ?... Mais vous êtes folle !...

RISSETTE (étonnée). — Folle, c'est bien gros !... Tout au plus inconsidérée, il me semble... car enfin je suis veuve et libre de mes actions...

LE VICOMTE (avec un peu d'embarras). — Oui... certainement... mais... les apparences...

RISSETTE (paisible). — Vous demeurez place Vendôme... il y a sûrement au moins un couturier ou une modiste dans votre maison... Alors, les apparences eussent été sauvegardées... D'ailleurs, vous le voyez, je ne suis pas allée chez vous... puisque je vous ai prié de venir ici...

LE VICOMTE. — Et me direz-vous enfin...

RISSETTE. — Voici... Mon mariage avec vous... (Elle se reprend) mon projet de mariage... (Il la regarde avec inquiétude) n'est pas sans contrarier vivement les miens... (Geste de protestation du vicomte) et jusqu'aux amis qui s'occupent de mon avenir... Tous s'inquiètent de la volonté que j'ai manifestée de vous épouser... peut-être... et me font des objections dont quelques-unes me paraissent justifiées par... (elle hésite) par votre attitude en certains cas...

LE VICOMTE (effaré et cherchant à faire bonne contenance). — Mais... je ne m'explique pas...

RISSETTE. — Alors, afin que je puisse réfuter ces objections, je vous prie de vouloir bien répondre... avec précision... aux questions très précises que je vais vous poser... D'abord, où avez-vous été blessé ?...

LE VICOMTE. — Mais... à la tête.

RISSETTE (agacée). — Ça, c'est visible, et ce n'est

vraisemblablement pas pour avoir ce renseignement que je vous ai fait venir ici à dix heures du matin. Je vous demande dans quel pays vous avez été blessé ?...

LE VICOMTE. — Dans la Meuse...

RISSETTE (Elle hausse les épaules). — C'est grand, la Meuse !... Vous avez dit que vous aviez été blessé en défendant un village... Il a bien un nom, ce village ?...

LE VICOMTE. — Evidemment...

RISSETTE (horripilée). — Eh bien, alors ?... Vous avez l'air de chercher ?... Dites-le donc, sapristi !...

LE VICOMTE (pris de court). — Joli-Cœur...

RISSETTE (incrédule). — C'est un nom de pays ?...

LE VICOMTE. — Ah ! j'te crois !... (en lui-même.) Je n'ai pas eu le temps d'en trouver un autre...

RISSETTE. — Alors, c'est entendu... vous avez été blessé à Joli-Cœur... en défendant le village ?... Par qui avez-vous été blessé ?...

LE VICOMTE. — Par un Boche...

RISSETTE. — Je le pense !... Mais quel Boche ?...

LE VICOMTE. — Un Boche ordinaire... tout ce qu'il y a de plus ordinaire...

RISSETTE. — Je vous demande de quelle arme il était ?...

LE VICOMTE. — C'était un fantassin... un vulgaire fantassin...

RISSETTE. — Un fantassin avec un sabre ?...

LE VICOMTE. — Un sabre ?... pourquoi un sabre ?...

RISSETTE. — Ah ! je vous le demande !... car habituellement les fantassins n'en ont pas...

LE VICOMTE (ahuri). — Eh bien, pourquoi celui-là en aurait-il eu un ?...

RISSETTE. — Je ne sais pas... Mais vous avez dit que vous aviez eu le crâne fendu d'un coup de sabre...

LE VICOMTE. — Moi ?... à qui ai-je dit ça ?...

RISSETTE. — A tout le monde... (Geste de protestation du vicomte) Le jour de votre conférence, vous avez dépeint l'hercule allemand penché sur vous... et vous avez dit que vous ne vous souveniez plus ensuite de rien... sinon de vous être réveillé dans une cave, le crâne fendu d'un coup de sabre... (Un officier qui a le bras en écharpe passe avec une jeune femme ; ils saluent Rissette et lui sourient, et regardent le vicomte de Paroly avec un peu d'étonnement.) C'est mes cousins de Saint-Avize... et lui vous a regardé d'un drôle d'air... Est-ce que votre uniforme est d'ordonnance ?...

LE VICOMTE. — Peut-être pas tout à fait...

RISSETTE. — Saint-Avize est très chien pour les choses du service...

LE VICOMTE (haineux). — Ils sont tous très chiens... Et ceux de mon bureau du ministère de la Guerre le sont particulièrement... Alors... si vous n'avez plus rien à me demander...

RISSETTE. — Si... l'adresse exacte du château de vos parents... parce que papa veut absolument aller les voir... (Mouvement du vicomte.) Oh ! ça ! il y tient absolument... et comme ça ne fait de mal à personne, et que c'est, au contraire, plutôt poli...

LE COLONEL D'ANTRIN (marchant péniblement, appuyé sur ses cannes, paraît à un coude du sentier). — Ah ! voilà ce bon colonel d'Antrin... un vrai héros !... (Le vicomte regarde avec indifférence, puis, tout à coup, bandit en arrière.) Qu'est-ce que vous avez ?...

LE VICOMTE. — Moi... je n'ai rien... C'est une toile d'araignée qui pendait d'un arbre au milieu de l'allée... Ça m'a frôlé... Vous connaissez... personnellement ce... ce colonel ?...

RISSETTE. — Beaucoup... C'est aussi dans la Meuse, je crois, qu'il a été mis dans cet état... Il était alors commandant seulement... depuis il a eu la croix de guerre et le grade de lieutenant-colonel... Je vais vous présenter...

LE VICOMTE (très rouge). — Non !... non !... je ne veux pas le voir !... (Rissette le regarde avec étonnement.) C'est que... nous autres grands blessés... nous détestons voir d'autres blessés... (très pâle et cherchant à sourire) La concurrence... vous comprenez ?...

RISSETTE. — Ma foi, non !... je ne comprends pas !... Voilà le colonel qui s'arrête avec Madame de Binville, à qui je veux justement parler...

LE VICOMTE. — C'est ça !... parlez-lui... je vous laisse !... Je file au ministère... j'y file au galop... (Il part en courant presque.)

RISSETTE (plantée au milieu de l'allée, en elle-même). — Il est certain qu'il n'est pas tout à fait normal...

LE VICOMTE (Il file au pas gymnastique en se retournant pour voir s'il n'est pas suivi, et pense). — Cette brute... que je croyais mort... et qui est à Paris !... Et le père Bernay qui veut voir mes parents !... Ça y est... l'affaire est dans le sac !...

GYP.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le prince Adolphe Cantacuzène, secrétaire de la légation de Roumanie à Paris, est promu conseiller à la même légation.

INFORMATIONS

— Mlle Leredu, fille du député de Seine-et-Oise, infirmière de l'Union des Femmes de France, hôpital militaire d'Arrachon, vient d'être décorée de la médaille d'honneur des épidémies.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de Mlle Jeanne Pichonne, fille de M. Lucien Pichonne, avocat à la Cour d'appel, décédé, et de madame, née Delorme, avec M. Albert du Rocher, sergent au 8^e chasseurs à pied, récemment blessé devant Verdun.

NAISSANCES

— Mme Robert Parols, femme de l'adjudant actuellement au front, a mis heureusement au monde un fils : Jacques.

— Mme Henri Pichon, dont le mari est lieutenant au 36^e d'infanterie, a donné le jour, à Besançon, à un fils qui a reçu le prénom de Maurice.

DEUILS

Nous apprenons la mort de Mme veuve Léon Rolland d'Estape, née Maritz de la Barrière, décédée le 23 courant en son domicile, avenue Montaigne, 24. Elle était la mère de M. Lucien Rolland d'Estape, capitaine d'artillerie actuellement au front, et de M. Henri Rolland d'Estape. Le service aura lieu lundi 26 mai, à midi précis, en l'église Saint-Pierre de Chaillot.

Nous apprenons la mort :
De M. François Labat, colonel de cavalerie en retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé au château de Grammont, à Harritz, âgé de soixante-six ans ;
Du capitaine d'Auzac, du 123^e d'infanterie, fils unique de Mme d'Auzac, née Lur-Saluces ;
De la générale Lacapelle, née du Houx, veuve du général Lacapelle, mère du général Lacapelle, sur le front, et belle-mère du capitaine Prévot, décédée à Nancy, à soixante-trois ans ;
De Mme Paulmier, veuve de l'ancien conseiller à la Cour d'Orléans, décédée en cette ville, âgée de quatre-vingt-cinq ans ;
De Mme Nigoul-Polony, décédée à Bordeaux, femme du docteur Nigoul-Polony, sur le front ;
De Mme Alphonse de Montgolfier, née du Peloux de Saint-Romain, veuve du lieutenant-colonel de Montgolfier, décédée à Arcueil, à soixante-dix-sept ans ;
Du comte Pierre de Marin de Moulgourin, capitaine au 1^{er} tirailleurs de marche, mort pour la France, cité à l'ordre de l'armée ;
Du capitaine adjudant-major Maurice d'Aras, tué en Argonne, son frère, le lieutenant Jean d'Aras, du 16^e dragons, est mort également pour la France en 1914 ;
Du lieutenant Maurice Lohelle, de l'artillerie, mort pour la France, à Rambucourt, le 30 avril dernier, cité à l'ordre du jour le 4 décembre 1915.

Le général Dubail passera, dimanche, en revue les Sociétés de préparation militaire

On sait que le général Dubail passera en revue, dimanche prochain, à 14 h. 15, sur le champ de courses de Vincennes, les jeunes gens faisant partie des groupes de préparation militaire.

Pour répondre au vœu bien naturel de la population si désireuse de pouvoir assister à cette fête patriotique, le gouverneur militaire de Paris a bien voulu donner les autorisations nécessaires pour que les tribunes, pelouse et piste de l'hippodrome de Vincennes soient, à cette occasion, mises à la disposition des familles des jeunes gens inspectés et du public. Des dispositions prises à cet égard, il résulte que deux très vastes enceintes, en grande partie ombragées, l'une à gauche des tribunes, l'autre à droite, seront réservées au public sans cartes. L'accès des enceintes et tribunes commencera à partir de midi.

Les groupes de préparation militaire, avant le défilé final, exécuteront de nombreux exercices d'éducation physique, d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie. Ces groupes seront présentés au général Dubail par le général Parreau, commandant le département de la Seine, qui a la haute direction de la préparation militaire dans ce département. Les effectifs comprendront : quatre bataillons d'infanterie à quatre compagnies chacun, deux batteries d'artillerie avec pièces et caissons attelés, et deux escadrons de cavaliers.

Faits divers

Une escroquerie démasquée

Le Touring Club de France est informé que des imposteurs ont mis en vente, dans les emplacements du front, des séries de billets, aux prix de 1 fr. 50 et de 0 fr. 50, d'une soi-disant loterie qu'aurait organisée l'œuvre du soldat au front.

Le conseil d'administration du Touring Club et le comité de l'œuvre signalent cette escroquerie et se sont reconnus des renseignements qu'on pourrait leur fournir pour permettre d'en rechercher les auteurs.

Touchante manifestation patriotique

DIJON (Dép. part.). — Une cérémonie très touchante a eu lieu, à Criel-sur-Mer, à propos de la remise d'un drapeau offert par les habitants au centre d'instructions de mitrailleurs belges installé dans la localité.

Des discours ont été prononcés par M. Bignon, député ; le sous-préfet, et le major commandant le détachement.

Noyade en Seine

VERSAILLES. — Mardi après-midi, à Sartrouville, deux jeunes gens de Paris étaient venus faire une partie de baignade en Seine. Soudain, l'un d'eux, nommé Des-sanes, coula à pic.

Son camarade, Armand Lazare, plongea plusieurs fois ; malgré tous ses efforts et ceux d'un baigneur accouru aussitôt, on ne put retrouver le corps du disparu.

SITUATIONS Brochure envoyée franco

PIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



LES CHEVEUX

— Comment faites-vous, me demande mon amie Geneviève, pour avoir de si beaux cheveux ?

— Je les soigne.

— Moi aussi, je soigne les miens et ceux de ma petite fille. Ma mère également soigne les siens. Cela n'empêche pas que mes cheveux sont très gras, que ceux de ma petite fille ne poussent pas, et, enfin, que ceux de ma mère deviennent de plus en plus hérissés et ternes.

— Je vous entends, Geneviève. Vous voulez certainement que je vous indique le remède infailible qui arrêterait la chute des cheveux, les empêcherait de blanchir, les rendrait brillants et souples ; en un mot, qui ornait les trois têtes qui vous sont les plus chères d'une magnifique toison.

— Mais si vous le connaissez, dites vite.

— Il faudrait d'abord qu'il existât, ce remède infailible ; et tant que nous verrons des millionnaires chauves, nous pourrions supposer qu'on ne l'a pas trouvé. Cependant il est quelques principes qu'il est bon de ne pas ignorer. Leur application, d'ailleurs, varie suivant les tempéraments et le genre de vie que l'on mène. Ainsi, lorsque vous dites : « Je me soigne, nous nous soignons », qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Eh bien ! répond Geneviève, j'entends que tous les matins nous nous peignons avec soin et que, de temps en temps, nous allons chez le coiffeur pour un « schampoing ».

— C'est tout ?

— Oui.

— Pour toutes trois ?

— Oui.

— C'est déjà un tort de traiter des cheveux tout à fait différents par des moyens identiques. Pour vous qui dites avoir les cheveux gras, le lavage est excellent s'il est judicieusement fait, parce qu'il dégraisse. Tous les dix jours vous devez laver et rincer vos cheveux à l'eau chaude. Si la dépense chez le coiffeur vous effraie, faites ce lavage chez vous. Rien n'est plus facile avec les cuvettes basses et larges dont on dispose maintenant.

— Mais de l'eau chaude seule ne me nettoiera pas.

— Certes ! Aussi, vous verserez dans votre eau une mousse épaisse que vous aurez obtenue en faisant dissoudre deux tiers de savon noir contre un tiers de savon blanc. Ajoutez-y un peu de carbonate de soude, si vos cheveux ne sont pas « cassants ». Car le carbonate casse les cheveux et le lavage — c'est même un de ses rôles — les sèche.

— Alors, une femme comme votre mère dont les cheveux sont naturellement secs, hérissés et ternes, ne doit point abuser des lavages. Et je lui conseillerais, quand elle arrange ses cheveux pour la nuit, d'en froter doucement la racine avec de la vaseline pure. Son emploi ne peut être inefficace, puisque la vaseline nettoie. Je connais des femmes sujettes aux névralgies et aux migraines qui ne se lavent jamais la tête autrement et l'ont très propre.

— Pour rendre les cheveux brillants et lustrés, il est essentiel de les brosser au moins une demi-heure par jour. La brosserie est ingrate et sera toujours mieux faite par autrui que par soi-même. Il faut prendre les cheveux par petits paquets, en les tirant du front à la nuque, et les brosser dans tous les sens, d'abord de gauche à droite puis de droite à gauche.

— Les cheveux qui tombent sont des cheveux malades ou âgés. Dans le premier cas, on peut tenter de les guérir et l'on doit, avant tout, leur

éviter la fatigue, toute espèce de fatigue, et je dirai presque d'émotion.

— Donc, rayons de la toilette les chapeaux lourds. Changeons de temps à autre la manière de nous coiffer pour reposer le cuir chevelu aux endroits du chignon et des épingles qui le fixent. Après un lavage de tête, évitons le brusque séchage que nous imposent les appareils modernes. Quelques minutes de patience peuvent sauver beaucoup de cheveux ; et la façon la plus pratique et la plus inoffensive de les sécher, c'est d'employer des serviettes chaudes.

— Puis, aussi souvent que la façon de vivre le permet, il faut laisser flotter librement les cheveux sur les épaules ; cela les assainit, les repose, les fortifie, les aère. Et lorsqu'on possède un bal-



con ou, chose plus rare, un jardin, l'on ne doit pas craindre d'exposer ses cheveux éparés à la brise.

— Mais, rétorque Geneviève, les cheveux de ma petite fille flottent toute la journée sous la seule contrainte d'un ruban et ils sont plus que clairsemés.

— Ma chère amie, votre petite fille a cinq ans et, depuis soixante mois, elle passe ses après-midi aux Champs-Élysées avec un chapeau, petit ou grand, sur la tête. Depuis trois ans, elle dort avec des papillotes autour du front. Ah ! ils feraient preuve de bonne volonté s'ils poussaient, dans ces conditions, les cheveux de votre fille !

— Et alors ?

— Alors, faites-la tondre. Ses cheveux fins y gagneront en épaisseur. De plus, fortifiez-les, de temps en temps, avec une de ces bonnes vieilles pommades qu'employaient nos mères.

— Mais Geneviève ne m'entend plus.

— Couper les cheveux de ma fille, soupirez-elle. Ça ne lui ira pas bien du tout.

— Lorsqu'on est malade, Geneviève, on prend des remèdes, même lorsqu'ils sont mauvais. Eh bien ! si vous voulez faire à vos cheveux, à ceux de votre mère et de votre fille une cure sérieuse, il faut négliger pour un temps la coquetterie. Rendez d'abord tous ces cheveux beaux et solides, puis l'ondulation viendra par surcroît. Pour le moment, supprimez-la ; elle est nuisible à des cheveux affaiblis.

— Et cette cure devra-t-elle être longue ? demande anxieusement Geneviève.

— Trois mois, trois petits mois de rien du tout pour posséder les beaux cheveux dont toutes les femmes — et beaucoup d'hommes — rêvent.

Madeleine de R...

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Envoyer un timbre de 10 centimes pour les réponses directes.

Correspondance

Mme G. D. — Faites infuser une forte poignée de camomille dans un litre d'eau ; ajoutez une cuillerée à bouche d'eau oxygénée et, après un lavage soigné, baignez vos cheveux dans cette lotion. Tamponnez les racines avec un morceau d'ouate.

Petite maman. — On a toujours le temps d'être sévère avec les enfants. Essayez d'abord de la douceur.

Marie. — Envoyez votre adresse avec un timbre. Je vous répondrai directement.

Coquette. — Ne vous couchez jamais sans vous être lavé le visage. C'est la poudre gardée la nuit qui abîme la peau.

Mme CA. C. — Il n'est jamais très distingué d'étaler beaucoup de bijoux dans la rue ; encore moins pour une jeune fille.

J. Z. — Nous publierons un article à ce sujet.

Rose Mignon. — Ne vous préoccupez pas de la mode, mais seulement de votre santé. Puisque vous parlez pour la campagne, faites de longues marches, vos malaises disparaîtront.

M. d'A... Marseille. — C'est une grave préoccupation pour toutes les mères. Étudiez l'esprit de votre fille et, si elle est romanesque, évitez les lectures qui peuvent l'exalter.

C. D. F. — Consultez un avocat. Ne signez rien sans lui demander avis.

Solitaire, Agen. — Vous vous en tirez avec de la patience. Ce que vous me dites dans votre lettre n'est pas inquiétant.

Mauvais caractère. — Envoyez-moi votre adresse. Je vous répondrai longuement.

Martine et Sylvie

Le musée des vingt ans

— Sylvie, je vous trouve toute joyeuse.

— Oui, Martine. J'ai reçu, ce matin, le vieux meuble de mes rêves. Une commode au ventre rebondi, et qui porte orgueilleusement, comme un bourgeois sa chaîne d'or, de longues et brillantes poignées de cuivre sur ses poches : je veux dire sur ses tiroirs. Les pieds de ma commode sont tors, à la façon des pieds des chiens bassets. A chaque angle bien arrondi meurt un reflet qu'avivera chaque semaine l'enceustique. Et, sur la tablette, de minuscules trous...

— Toujours pour l'ancien, Sylvie ?

— J'aime à vivre, chez moi, en dehors de l'époque de la rue. Je m'isole et me retrouve mieux. Et je puis rêver à l'aise. Les diplômes d'agrégée en histoire ne me sont pas indispensables pour que je puisse néanmoins rêver à Marie-Antoinette devant un cadre ovale, ou à Mme Récamier à côté d'un trépid de fer. Et la seule toile de Jouy de mon cabinet de toilette m'a une petite allure « retour des Indes » sous le Bien-Aimé qui me fait fleurir la caudelle et le poivre à m'en tourner la tête...

— Sylvie, vous êtes une sentimentale. Vous devez aimer quelque troubadour du moyen-âge. Pour moi, qui préfère mon mari, même en pantalon bleu d'auxiliaire de la réserve, j'ai fait de mon intérieur un miroir de la vie moderne. Aussi ne suis-je pas obligée de prendre des airs solennels en entrant dans mon salon, qui n'est pas Empire, et n'ai-je pas à échanger ma robe-trotteur contre une autre qui puisse s'accommoder sans heurt avec une bergère ou un X de Venise. Que doivent penser vos créances du téléphone ? Et vos potiches des ampoules électriques ? Car, pour vivre dans l'ancien décor, vous ne voulez pas sacrifier le confort moderne. Ma chère Sylvie, venez voir mon nouveau lampadaire. Il éclaire des papiers violents comme noire vie. Ma bibliothèque peut hospitaliser des trois cinquante et, comme il est encore des artistes, aujourd'hui, en dehors du Couturier-Fou ou des imi-



tatants de Bakst, on fait des intérieurs au goût du jour, et d'où la poésie n'est pas exclue, au contraire...

— Bah ! votre moderne d'aujourd'hui ne le sera plus dans vingt ans !... Alors, changerez-vous vos meubles ?

— Grands dieux, non !... Ce seront les meubles du temps de ma jeunesse. Et il ne sera pas déplaisant, quand mes cheveux seront tout blancs, de vivre dans le musée de mes vingt ans, la mode en fut-elle un peu folle !... Mais vous, Sylvie, vous vivrez dans le musée de vos mères-grand... Faites-vous donc une jeunesse, pour plus tard !... Sans rancune, Sylvie ?

— ...Sans rancune, Martine.

Michel Georges-Michel.

ARGUS DE LA PRESSE, 37, rue Bergère (39 ans d'existence, demande jeunes filles 15 à 17 ans ayant brevet élémentaire, bonne écriture, demeurant dans Paris. — Se présenter avant 8 h. 30 le matin.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



AU JARDIN

Les Parisiennes commencent à soupirer après un peu d'air pur et à aspirer au moment où elles seront à la campagne. Il est vrai que si le printemps est la plus jolie saison de Paris, il est aussi le plus exquis moment de la campagne. On goûte avec joie les après-midi de travail au jardin et le goûter sous les grands arbres. On arbore des petites robes estivales d'une élégance sobre et des toilettes franchement campagnardes.

La première robe à gauche est en organdi rose à pois bleu marine rehaussée d'un peu de soutache marine soulignant l'ouverture du corsage, les poches et le bas des manches. Le col est formé d'un plissé plus ou moins volumineux suivant la hauteur du cou et la ligne des épaules.

Le second modèle en voile mauve est plus simple encore peut-être ; mais ces gentilles robes d'été sont tellement charmantes par la seule fraîcheur de leur tissu clair qu'un rien suffit à les enjoliver. Celle-ci est sobrement garnie de bandes de voile pékiné mauve et noir ourlant col, manches, ceinture, etc.. Des bandes plus ou moins larges simulant des plis religieuses peuvent couper la jupe à différentes hauteurs. Le chapeau, de même tissu, garni de voile pékiné assorti à la jupe, complète cette gentille toilette de campagne.

Voici ensuite une sorte de blouse paysanne d'une amusante originalité. On l'assortit à la capeline, au sac à ouvrage, à l'ombrelle, et comme elle est d'autant plus chic qu'elle est faite en tissu d'apparence plus grossière, c'est une fantaisie pas très coûteuse. Le modèle croqué ici est en toile citron bordée de deux galons inégaux en tresse de coton bleu vif. Un amusant laçage bleu ferme cette blouse, qu'on portera sur n'importe quelle petite robe de batiste ou de percale d'une couleur assortie. Le même modèle pour celles qui ne craignent point une certaine excentricité se fait en vichy à carreaux bleus et blancs ou en zéphyr rayé. On borde tous les contours d'un gros point très lâche en laine jaune ou en coton perlé d'une teinte vive ; la capeline souple bordée du même point, l'ombrelle rustique assortie et le sac à ouvrage de plus en plus grand et de

plus en plus varié de forme complètent cet ensemble tout à fait estival.

Parmi les nouveautés de la saison, on voit certains petits collets de tulle, de dentelle, de soutache à gros effets qui ne sont certes pas destinés à apporter quelque chaleur aux frioleuses, mais qui donnent une note élégante à une chemisette toute simple. Le modèle croqué ici est en gros tulle filet d'une teinte ocrée ; des incrustations de gros Venise ou de gros Irlande et de larges motifs de soutache de coton accentuant encore le relief, donnent beaucoup de poids à ce petit vêtement.

On fait, du reste, d'amusants cols pèlerines de toute forme et de toute grandeur qui donnent à n'importe quelle robe extrêmement simple la silhouette si en faveur actuellement.

Le thé au jardin comporte un service un peu différent de celui dont on se sert à l'intérieur. Aux porcelaines fines on substitue des faïences aux tons gais ; les nappes de dentelle font place aux napperons de toile de couleur brodés à gros effets et appliqués de fleurs de cretonne découpées. Les plats d'argent se voient remplacés par des vanneries fines, et, le service se simplifiant, on sert biscuits et biscottes dans les boîtes en fer blanc, en ayant soin d'habiller celles-ci de toile brodée à l'anglaise, ou ajourée de fils tirés qui dissimulent complètement les boîtes de fer blanc et leur permettent de prendre place sur la table la plus élégante...

Jeanne Farmant.

PETITE CORRESPONDANCE

Jacqueline. — Faites pour le jardin de gros coussins en toile à carreaux avec devise brodée au point de chaînette.

M. Dr. — Non. La crème de Mme Hamband ne ressort pas ; avec sa poudre sans bismuth vous conserverez un joli teint. Demandez le catalogue, 8, rue Saint-Florentin, Paris.

A. L., à Chantilly. — Tablier de toile pour les garçons et les filles : les tout-petits peuvent porter des tabliers de batiste imprimée.

Campagnarde. — Oui, les robes de tricot sont très à la mode.

THÉÂTRES

LE GALA DES MARINS DE FRANCE A LA COMEDIE FRANCAISE

Le gala en l'honneur des Marins de France, qui a eu lieu hier après-midi à la Comédie-Française, sous la présidence de l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, a obtenu un succès considérable, grâce à son programme choisi, à ses interprètes brillants et à ceux qui participèrent à cette fête de la bienfaisance et de la solidarité.

Le service d'honneur du ministre était assuré par des fusiliers marins de l'Yser.

M. Pierre Loti, de l'Académie française, a prononcé une vibrante allocution qui a été très applaudie. L'auteur de *Pêcheurs d'Islande* a fait l'éloge de la tradition.

J'ai vécu cinquante ans avec les matelots, a-t-il déclaré, et je les connais bien. Je les engage à ne pas changer. Mes amis, ne changez rien à votre âme : elle est si jolie, si belle ! Gardez la tradition sobre et saine, gardez le respect et la confiance sur lesquels reposait votre discipline séculaire. J'en ai presque jusqu'à vous dire : Gardez les vieux rêves qui sont pour éveiller et enchanter l'âme à l'heure de la mort ; gardez même jusqu'à votre antique Notre-Dame-de-la-Mer, car à travers tout, elle demeure l'un des bienfaisants symboles derrière lesquels se cachent la vérité et les plus essentiels espoirs. Tâchez de rester ce qu'étaient vos pères et ce que vous êtes. Restez dans toute la plénitude du sens admirable que j'allache à ce mot : restez des matelots !

La musique des équipages de la flotte s'est fait entendre ensuite dans une partie de concert et a exécuté, entre autres morceaux, *le Roi d'Ys*. Ensuite deux pièces inédites : *les Deux Gloires*, de M. Pierre Wolff, et *En mer sans nouvelles*, de MM. Charles Le Goffic et André Dumas, ont été représentées.

SI VOUS DIGEREZ MAL BUVEZ DE L'EAU CHAUDE

Quand, après avoir mangé, vous ressentez une pesanteur d'estomac et que vous éprouvez une sensation désagréable de ballonnement, cela tient à la quantité insuffisante de sang parvenant jusqu'à l'estomac ainsi qu'à l'acidité et à la fermentation des aliments. Si tel est votre cas, essayez le remède maintenant généralisé qui consiste à prendre une demi-cuillerée à café de « Magnésie Bismurée » dans un demi-verre d'eau aussi chaude que vous pouvez l'absorber. L'eau chaude attire le sang à l'estomac et, ainsi qu'il est reconnu, la « Magnésie Bismurée » neutralise instantanément les acides, arrête la fermentation des aliments. Essayez ce traitement si simple et vous serez étonné du bien-être immédiat et de la sensation de soulagement et de confort qui suivent toujours le retour de la digestion normale. Les soldats au front et les voyageurs qui sont fréquemment obligés de prendre leurs repas à la hâte, repas souvent mal cuits, doivent toujours prendre deux ou trois comprimés de « Magnésie Bismurée » après les repas pour empêcher la fermentation et neutraliser les acides.



FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 25 MAI 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

— Certes, celui de nous marier ensemble, répétait Didier avec hauteur.

Dorothy rêveuse le regarda partir, puis disparaître dans le couloir du Magic-Hotel.

CHAPITRE XV

Didier négligea le désir exprimé par Dorothy de le voir disparaître. Il ne poussa pas la galanterie jusqu'à quitter le Magic pour sa belle de New-York ; d'ailleurs ne devait-elle pas s'éloigner bientôt et suivre en Hollande le seigneur qu'elle s'était choisie et qu'elle épouserait aux premiers jours ?

Un bandit bon teint eût été fort déçu de toute cette aventure, mais Didier, contrefaçon de brigand, en souriait sans trop d'amertume.

Il découvrait tous les défauts de l'Américaine depuis qu'elle manquait de fortune. Elle se fardait gras, s'habillait d'une manière excentrique, et son accent anglais avait comme un arrière-sens allemand.

Mme Bartet a lu quelques pages du livre de M. Charles Le Goffic : *Dismude*, et le deuxième acte de la *Traviata* a été joué avec le concours du célèbre baryton Battistini, qui s'était déplacé spécialement pour cette unique représentation.

Un grand festival de musique militaire. — Dimanche prochain 28 mai, à 3 heures, dans le jardin des Tuileries, aura lieu un festival de musique militaire exceptionnel, puisqu'il réunira la musique royale du 1^{er} régiment des Guides, spécialement autorisée par S. M. Albert 1^{er}, la musique des Equipages de la Flotte et celle de la Garde républicaine.

Bienfaisance et solidarité. — Samedi 27 mai, à 3 heures 30, au Théâtre de Verdure du jardin des Tuileries, aura lieu un concert-gala organisé au profit des permissionnaires et mutilés (Foyer du Soldat Belge) et des prisonniers de guerre belges. Au programme : Mme Lante-Brun, de l'Opéra ; Mme Brunet, MM. Ch. Fontaine, Alberts, de l'Opéra-Comique ; Mmes Marguerite Deval, Jane Morlet ; MM. Bourdon, Enthoven, Guyon fils et Mlle Meunier, de l'Opéra. La Fanfare des Mutilés belges de Port-Villez se fera entendre au cours du concert.

Aux Capucines. — Le théâtre des Capucines a effectué hier soir sa clôture annuelle. Réouverture en septembre prochain.

M. Camille Saint-Saëns à Buenos-Ayres. — On mande de Buenos-Ayres qu'une représentation de l'Opéra *Samson et Dalila* a été donnée au théâtre de cette ville, sous la direction de l'auteur, M. Camille Saint-Saëns.

Le président de la République, le maire de Buenos-Ayres et l'élite de la société assistaient à la représentation, dont les journaux enregistrent l'éclatant succès.

Ceux qui s'en vont. — On annonce de Genève la mort après une longue maladie, du fameux comédien de la Cour au Théâtre Royal de Brésde, Dr Gross.

Aux Concerts-Rouge. — A 20 h. 30, Symphonie (César Franck) ; Concerto pour piano (Beethoven), par M. Wabiche ; mélodies, par Mme Y. Noël.

JEUDI 25 MAI

La matinée

Comédie-Française. — Troisième centenaire Shakespeare et Cervantes.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, la Tosca, les Rendez-vous bourgeois.

Odéon. — A 2 heures, le Cid et les Fédérés.

Théâtre Réjane. — A 2 h. 30, Madame Sans-Gêne.

Même spectacle que le soir : Antoine, 2 h. 30 ; Apollo, 2 h. ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 15 ; Capucines, 2 h. 30 ; Châtelet, 2 h. ; Gaîté-Lyrique, 2 h. 30 ; Porte-Saint-Martin, 2 h. 15 ; Palais-Royal, 2 h. 30 ; Renaissance, 2 h. 30 ; Variétés, 2 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Palé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Opéra. — Jeudi, à 7 h. 45, *Myriade* (acte V), *Chant de guerre*, *le Sommeil d'Ossian*, *Roméo et Juliette* (acte II), *Une fête chez la Poupinière*.

Comédie-Française. — A 7 h. 45, la Marche nuptiale.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, les Grandes demoiselles ; le Juif polonais.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, l'Homme qui assassina. Samedi, *Papillon dit Lyonnais le Juste*.

Ambigu. — A 8 heures, la Femme X.

Apollo. — A 8 h. 15, la Demoiselle du Printemps.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, Potash et Perlmutter.

Capucines (tel. 156-40). — Réouverture en septembre.

Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. Soirée sam. et dim., 7 h. 50, les Exploits d'une petite Française.

Gaîté-Lyrique. — A 8 h. 15, Cœur de Française.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, le Château de la Mort-Lente.

Gymnase. — A 8 h. 50 mercredi, vendredi, samedi et dimanche (matinée), le Hubicon (dernières).

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, Une nuit orageuse. A 9 h., Paris.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flamée.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Petit Café.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 15, Zaza.

Renaissance. — A 8 h. 30, Une nuit de noces.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, les Monnaquieses au couvent.

Variétés. — A 8 h. 30, la Belle de New-York.

Vendeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

« Elle ressemble à une camarade d'étudiant ou à une écuyère, elle manque de distinction », pensait-il avec mépris.

Il trouvait si facilement l'envers des êtres, tout ce qui les rendait moins attrayants dès qu'ils cessaient de lui être utiles !

Mais il n'eut pas à combattre chez sa fille le penchant qu'il avait cependant voulu lui donner pour master Freddy, qui de son côté n'avait même pas remarqué la demoiselle française.

Sans doute elle lui plaisait juste autant que toute autre jeune fille, mais cet athlète avait une âme d'enfant timide et il ne déclarait jamais de firl sans être entraîné par la hardiesse de sa partenaire. De plus, les succès de son irrésistible mère lui avaient donné le goût des beautés brunes et la fille de M. Durand de Bland, si peu poudrée, si mal apprêtée, lui paraissait juste aussi séduisante qu'une « bar-maid » couleur de la bière qu'elle débite aux « jolly good fellow ».

L'impression de Monette sur l'Américain restait celle du soir de son arrivée. Il était le clown en toilette de soirée et elle imitait ses gestes et ses saluts avec des mouvements de pantin désarticulé.

Cela pour la plus grande joie de Didier, qui, après sa rupture avec Dorothy, prit un vif plaisir à ces pasquinades.

Heureusement, je le répète, car Didier, ayant cessé d'espérer pour lui un riche mariage, formait d'autres projets. Il pensait que Monette, par une union avantageuse, remettrait debout la fortune de toute la famille. Il se reprochait de n'avoir pas songé plus tôt à chercher le milliardaire digne de Monette. Et se reprochant sa négligence, il se

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-63). — A 2 h. 30 et 8 h. 30 : Marcella Xyren et sa troupe. Vingt vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, le Grand poison ; les

armes de la femme ; l'Angleterre est prête. Loc. 4.

r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). —

De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palé. — Un million de dol (Mlle Robinne) ; De la

mort à l'amour (Mlle Liffraud) ; Pour se faire épouser. Actes

hétéroclites.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — Un million de dol ; le vol du courrier ;

les pompiers de Paris à Verdun.

LES SPORTS

ATHLETISME

A l'ordre de l'armée. — Le capitaine A. Elouëz, dont *Excelsior* connaît, il y a quelques jours, la nomination à l'âge de vingt-deux ans, vient de voir sa citation, sur l'ordre du général en chef, passer du corps d'armée à l'armée, avec croix de guerre.

FOOTBALL RUGBY

Un grand match, Australie contre Zélande, à Rouen.

Un match de football rugby s'est disputé dimanche à Rouen, sur le terrain du Football Club Rouennais, entre deux très fortes équipes, australienne et néo-zélandaise. Après une partie âprement disputée, le First Australian General Hospital a battu le New-Zealand Bakery par 3 points (1 essai) à zéro.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe des Alliés. — L'U. S. F. S. A., dans sa réunion d'hier, a fixé au 4 juin le match final de la Coupe des Alliés, qui opposera le Stade Rennais Université Club au Club Sportif des Terreaux de Lyon. Ce grand match se jouera à Paris.

HIPPISME

Réunion d'éleveurs. — Au cours d'une réunion du Syndicat des éleveurs qui s'est tenue avant-hier matin, rue Blanche, M. Paisant, député ; le docteur Bonnet et M. Decker-David, sénateur, ont exposé les raisons nombreuses qui, à leur sens, militent en faveur de l'élimination d'épreuves de « classement » pour les épreuves. Les principales de ces raisons seront exposées aux groupes compétents de la Chambre.

La Bourse de Paris

DU 24 MAI 1916

En dépit de quelques réalisations dans les compartiments plus particulièrement favorisés ces derniers temps, la séance d'aujourd'hui a été très satisfaisante. Les cours ont fait preuve de grande résistance, et de nouveaux progrès sont à enregistrer sur nos rentes, la Banque de France et le Suez notamment. Par rapport nos rentes, le 5 0/0 s'avance à 89,14, tandis que le 3 0/0 reste à 62,50. Aux fonds étrangers, l'Extérieure se consolide à 95,95 ; Russe 1909, 78,15. Du côté des établissements de crédit, la Banque de France passe de 4.875 à 4.895. Dans le groupe de nos grands Chemins, le Nord s'inscrit à 1.475 contre 1.480, le P.-L.-M. à 1.050 au lieu de 1.055. Lignes espagnoles bien tenues : Nord-Espagne 414, Saragosse 435,50, Andalous 370. Par ailleurs, le Rio fait bonne contenance à 1.802.

En banque, accentuation des progrès de la de Beers à 364.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,22 ; Suisse, 119 ; Amsterdam, 245 ; Pétersbourg, 182 ; New-York, 592 ; Italie, 94 ; Barcelone, 589.

PRÊTS sur propriété, marchandises et sur toutes garanties. Sim, J. r. Geoffroy-Marie, Paris.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

promettait de la réparer au plus tôt. Il se proposait de dépenser le reliquat de ses profits d'Amérique à mettre sa merveilleuse fille sur le piedestal de luxe et d'élégance où le Prince Charmant la découvrirait sans peine.

Ce gendre serait-il financier, industriel ou propriétaire ? Jeune ou vieux ? Français ou étranger ?

Qu'importaient ces détails ?

Le point indispensable était qu'il fût riche. Et pour le trouver, l'essentiel serait de se rendre dans les lieux fréquentés par les gens à grosse fortune.

Deauville était la plage rêvée pour effectuer ce lancement coûteux, mais qui serait, Didier n'en doutait pas, couronné d'un succès magistral.

— Nous irons à Deauville, annonça un matin Didier à Monette, tu approuves ce choix de villégiature, car Deauville est cent fois plus chic qu'Ostende.

— Certes, j'ai une envie folle de connaître ce pays ravissant, soupira Monette, mais...

— Mais ? demanda Didier.

— Mais je te propose d'aller d'abord voir maman. Pourquoi ne viendrait-elle pas avec nous à Deauville ?

— Pourquoi ? répondit sèchement le père. Tu mères à voulu rester dans son Provins. Les dépenses qu'entraîne un séjour à Trouville repousseraient, elle nous ferait mille remontrances et notre voyage tomberait dans les eaux de la Voulzie. Ce serait dommage.

— Oh oui ! C'est vrai, maman est tellement chère ! soupira Monette.

— Aussi je te propose d'aller à Bland après

CHEVEUX ET BARBE REPOUSSERONT
Pellicules et démangeaisons supprimées par la
LOTION CAPILLAIRE INDRA
Flacon : 1 fr.; par poste, 1 fr. 50
DERVIEUX, 60, rue Résumur, PARIS

VICHY L'HOTEL MAJESTIC
et ses nombreuses annexes
assurent à leurs hôtes
LE MAXIMUM DE CONFORT

SUCCESSION de M. le baron SCHLICHTING
OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ
ANTIENS ET MODERNES
BRONZES — BOIS SCULPTÉS — TABLEAUX
BEAUX MEUBLES ANCIENS et de STYLE
Salons en tapisserie.
GRANDE TAPISSERIE DU 17^e SIECLE
Vente de son HOTEL QUAI DEBILLY, 34,
en 1^{re} main. Exposition 29 et 30 mai, de 2 h. à 6 h.
M. E. BOUDIN, commissaire-priseur, 11, r. Grange-Batelière. M. B. BLEE, expert, 3, rue du Heider.

AGREABLES SOIREEES
DISTRACTIONS de POILUS
PRÉPARANT à FÊTER la VICTOIRE
Caricatures Catalogues (Bavoi gratis),
Société de la Gaite Française,
85, r. du Faubourg St-Basile, Paris (10^e),
Bureau, Physique, Amusements, Projets Gais,
Art de Plaire, Hypnotisme, Sciences curieuses, Chansons et
Monologues de la Guerre, Mythes et Beauté, Libretto spéciale.



les Sardines
AVEC 3 SANS
ARÊTES
AMIEUX-FRÈRES
sont restées
aux mêmes prix
qu'avant la guerre

LES DEMANDER DANS TOUTE BONNE MAISON
D'ALIMENTATION QUI, SI ELLE NE LES A PAS
ENCORE, SE LES PROCURERA CHEZ AMIEUX-FRÈRES

LA VOLONTÉ ET LA MÉTHODE ASSURENT LE SUCCÈS
Si vous avez volonté, nos praticiens et méthodes vous donneront en 3 mois formation professionnelle complète en même temps que vous ouvrirez accès immédiat à situations d'avenir. En 3 mois, par leçons altern. avec différents prof. Londres, vous parlerez anglais aussi couramment qu'après séjour d'un an en Angleterre. Situations procurées gratuitement. Ecole Pratique, 48, rue de Rennes, 45 (pr. St-Germain-des-Prés).

La Bande molletière
"THE PRATIC"
ne gêne pas la circulation. — En vente partout.

VIN 218
PLUS DE NICOTINE! Plus de culots!
Economie 50 0/0
Par le bouchon absorbant **"NOSALIC"**
Dans tous les bureaux de tabac
0 fr. 20 le cahier de 60 feuilles, Dépôt : 15, rue Parrot

Turc Unifié, Rente Autr.-Hongr. Bulg.
Achetez au comptant coupons. Simon, 48, rue La Fayette.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire, et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que toutes ces affections, même dans leurs formes graves et invétérées (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, goutte malinale, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.) sont complètement guéries sans interventions dangereuses, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode de la Clinique et du Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris. Cette nouvelle méthode scientifique, extrêmement efficace et tout à fait spéciale, possède une puissance curative profonde de beaucoup supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces redoutables maladies. Elle conduit à une véritable guérison complète et définitive tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps. Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris, 8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement aux demandes de consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.

TOUTE L'HYGIÈNE dans un Tube. Brochure franco.
NUMIDOL détruit les germes et les parasites. — Paris, 11, rue d'Anglemont.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

CHEMIN DE FER D'ORLÈANS

Rétablissement partiel du service de voitures automobiles à la gare de Paris-Quai d'Orsay. — A l'approche de la saison des voyages, la Compagnie d'Orléans vient de rétablir en partie son service de voitures automobiles de la gare de Paris-Quai d'Orsay à domicile ou vice versa. Les voyageurs peuvent donc recourir de nouveau à ce moyen de transport qui, avant la guerre, avait reçu toute leur faveur.

souhaite un beau début et une belle fin de jolie femme.

Cet adieu n'était pas plein de promesses; il n'était pas fait pour rassurer Monette sur la dot que lui tenait en réserve son père prodigue. Mais elle s'habitua à l'insouciance d'une certaine vie parisienne, et puis, à vingt ans, chaque jour de joie, pour être complet, n'a pas besoin du souvenir de la veille ni de la certitude du lendemain.

Que de choses on allait acheter pour un séjour à la reine des plages! Elle songeait qu'une fois encore elle disposerait de tous les trésors d'élégance inventés par les couturiers en vogue et par les grands magasins.

Elle choisirait parmi les soies, les dentelles et les mousselines les plus chatoyantes, les plus vaporesques.

Elle achèterait des aigrettes et des paradis. Elle aurait des costumes de bain, des toilettes de plage et des parures de casino.

Didier n'imposa même pas un budget à cette gourmande de luxe. Il trouvait si gentilles, si droles, les petites mains de sa fille quand elles fouillaient dans les objets présentés par les vendeuses!

Elle était si pure, si charmante, sa fille, qu'il eût dispersé pour elle le trésor de Golconde sans vouloir se repentir.

Une pareille distraction avait bien son prix pour un homme dont le toupet de cheveux prenait le ton gris fin de la fumée d'un cigare de première qualité, pour un homme qui était quitté, et avec quelle désinvolture, par une brillante Américaine.

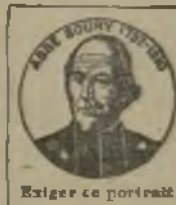
Un soir où la note à solder fut un peu forte, il soupira et pensa :

POITRINE

Croissance, Beauté, Fermeté et Régénération de la préparation SVELTA, succès garanti, 3 fr. 50. Mme Polignac, 12, rue des Martyrs, Paris. (Notice).

Le Retour d'Age

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étire la gorge, de bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la



JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancères, Neurasthénie, Métrites, Fibromes, etc., tandis qu'en faisant usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, la Femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

Le flacon 3 fr. 75 dans toutes les Pharmacies; 4 fr. 35 franco. Expédition franco gare, par 3 flacons, contre mandat-poste de 11 fr. 25 adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratis) 85

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

STATIONS THERMALES

Vichy, Aix-les-Bains, Vals-les-Bains, Allevard, Besançon, Thonon-les-Bains, Saint-Gervais-les-Bains, La Fôret, Uriage, Châtelguyon, Royat, Saint-Nectaire, etc.

Billets d'aller et retour collectifs toutes classes, à prix réduits, délivrés aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble. — Emission : 1^{re} mai, 15 octobre, au départ de toutes gares P.-L.-M. Minimum de parcours simple : 150 kilomètres. Arrêts facultatifs aux gares de l'itinéraire. Validité : 33 jours, avec faculté de prolongation.

Prix : Les deux premières personnes paient le tarif général; la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 %, la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 %. Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Nota. — Il peut être délivré, à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt), à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le point de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet.

« Eviterai-je le gâtisme en devenant un père « gâteau » ? »

Il se posa ce problème, mais comme il n'avait personne d'expérimenté en la matière pour le résoudre, il paya la douloureuse sans maugrader.

Qui se fût douté en voyant cette jeune fille et cet homme mûr courir fiévreusement à la recherche de chiffons sans importance, que des bruits de guerre circulaient avec insistance dans tous les mondes et que de vives inquiétudes agitaient les milieux parlementaires et diplomatiques de tous les pays.

Les journaux racontaient à leurs lecteurs que l'empereur d'Autriche accusait la Serbie officielle du double meurtre de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, la duchesse de Hohenbourg.

Le vieillard réclamait, pour expiation de ce crime l'exécution militaire de ce vaillant petit peuple déjà épuisé par une guerre récente. La Russie laisserait-elle écraser des Slaves qui, même avant toute déclaration belliqueuse, tendaient les mains vers elle et lui demandaient, sinon un appui, du moins des conseils ?

On murmurait dans l'Europe entière que derrière l'Autriche il y avait l'Allemagne et que derrière la Russie il y avait la France, et que la grande lutte, celle des deux ennemis de 1870, allait se renouveler.

Didier haussait les épaules; il souriait quand un de ses anciens collègues de la Bourse lui parlait du conflit imminent.

— Joueriez-vous à la baisse ? demandait-il avec ironie; vos bruits tendancieux ne servent à rien. Je ne spécule pas en ce moment.

(A suivre.)

Deauville, reprit Didier. Je ferai l'ouverture de la chaise sur la terre permise de cette bonne Cloé.

Pour l'abandon où elle laissait sa mère, des remords assaillaient la conscience de Monette, mais le départ de Dorothy arrivait à point pour les détruire.

L'annonce que lui fit l'Américaine de son mariage avec M. Snowdrott mit le comble à sa joie, mais Dorothy poussa auprès de la jeune fille l'indiscrétion et le mauvais goût jusqu'aux extrêmes limites. Elle se vengeait de la sorte de Didier, qui n'avait pas quitté le Magic quinze jours plus tôt.

— Nous avions fait, votre père et moi, dit-elle à Monette, le projet de nous marier, mais pour cela M. Durand de Bland devait se séparer de votre mère. Divorcer, en France, est une grande affaire, mais rompre une promesse de mariage n'est rien. Je me conforme aux mœurs de votre pays; vous pourrez annoncer cette bonne nouvelle à votre maman; je lui laisse le champ libre.

Monette riposta :

— Vous agissez prudemment. Mme Durand de Bland, ma mère, ne vous eût pas cédé un nom qu'aucune femme ne saurait porter comme elle.

— La distinction n'est pas indispensable aux Durand, fit Dorothy avec une moue de dédain; il y a, paraît-il, en France, des Durand dans les plus basses classes de la société.

— En tous les cas, les dames de Bland ne furent jamais reléguées à l'offside ou au boudoir, répondit Monette.

— Le boudoir mène au salon, ma chère, répliqua Dorothy; les filles de famille ruinées peuvent être fort heureuses de commencer au boudoir. Je vous

L'armée russe poursuit fébrilement sa réorganisation



Au moment où le tsar et la famille impériale arrivent sur le front de Galicie, nos alliés, vers Juckocka - Volra, repoussent les Allemands au delà de la rivière Vesuluhu et bouleversent leurs nouvelles tranchées. L'état du terrain sur tout le front russe permet désormais la reprise énergique de la guerre. Les soldats, sur tout le front oriental, sont pourvus du masque protecteur contre gaz asphyxiants.